

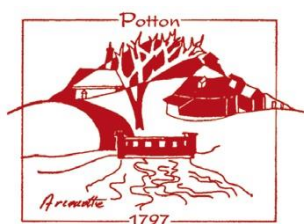
HISTOIRE POTTON HISTORY



Rita Boucher-Marcoux

**Association du
patrimoine de Potton**

www.patrimoinepotton.org
info@patrimoinepotton.org



**Potton Heritage
Association**

www.pottonheritage.org
info@pottonheritage.org

L'Association du patrimoine de Potton célèbre son 25^e anniversaire en 2015. Nous fêterons cet anniversaire tout au long de l'année. Pour souligner cet évènement, nous préparons un numéro spécial qui soulignera les faits saillants ayant jalonné notre quart de siècle d'existence.

This year, the Heritage Association celebrates its 25th anniversary that we will underscore by varied celebrations throughout the year – the first of these being the publication of a souvenir edition to recall the notable events and accomplishments of one quarter century of existence – history of our own making!

HISTOIRE POTTON HISTORY

VOLUME 3 – NUMÉRO 2 SPÉCIAL 25^e 2015

HISTOIRE POTTON HISTORY

25^e ANNIVERSAIRE
DE L'ASSOCIATION DU PATRIMOINE DE POTTON
1990 - 2015



25th ANNIVERSARY
OF POTTON HERITAGE ASSOCIATION
1990 - 2015

HISTOIRE POTTON HISTORY**RÉDACTION – EDITORIAL TEAM**

Éditeur : Association du patrimoine de Potton

Rédacteurs en chef : Jean-Louis Bertrand
et Sandra Jewett

Comité éditorial : Conseil d'administration
de l'Association

Révision : Jacqueline Robitaille

Graphisme : Serge Normand

Édition Web : Serge Normand

Impression : CRM, Magog

ABONNEMENTS : info@patrimoinepotton.org

SUBSCRIPTIONS: info@pottonheritage.org

Prix à l'unité de l'édition imprimée : 10\$

Price for a printed copy: \$10

Histoire Potton History est publiée deux fois l'an
et imprimée à 100 exemplaires.

Histoire Potton History is published twice a year
and 100 copies are printed.

Les droits d'auteur sont réservés par les auteurs
à l'Association du patrimoine de Potton. La
reproduction partielle des textes est toutefois
autorisée, à la condition que la ou les sources en
soient correctement citées.

The rights to this work are reserved by the
authors for the Potton Heritage Association.
Reproduction, in part, of the text is permitted on
condition that the source is correctly cited.

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISSN 2291-8108

Sommaire

Le mot de la présidente
A Word from our President 4

Souvenirs de Rita Boucher-Marcoux

André Lamer 5

Edgar Charles Barnett**Historien de Potton****1865-1942**

Recherche de Jean-Louis Bertrand 13

Centennial Souvenir Edition 1967 15

Les énigmes de Potton**Enigmas of Potton**

Les pyramides au fond du lac Memphrémagog

Recherche de Jean-Louis Bertrand 16

Contes et légendes – Short Stories

Sweet Memories

Lillian Smith Sherrer 19

Le totem du quai de Vale Perkins

Jean-Louis Bertrand 24

Chroniques – Chronicles

Recherche de Jean-Louis Bertrand

La démocratie à Potton

L'élection de 1804..... 28

Lire l'histoire – Reading History

Recherche Jean-Louis Bertrand

Memphrémagog – An Illustrated History

Une histoire illustrée, Volume 1

Louise Abbot

Texte français 32

English Text 34

Nous nous souvenons – We Remember

Peter Downman

Par Gérard Leduc 36-37

Le mot de la présidente

Ce cinquième numéro de *Histoire Potton History* vous présente, sous la plume d'André Lamer, une rencontre avec Rita Boucher-Marcoux, âgée de 92 ans, doyenne des familles Marcoux de Potton. Revivez avec elle l'époque du Highwater Inn, de ses randonnées à cheval et du garage Marcoux.

Nous avons aussi le plaisir de vous présenter une courte biographie d'Edgar Charles Barnett, premier historien de Potton. Grâce à ses recherches et ses écrits, nous pouvons retracer la vie des pionniers de Potton. Mes recherches dans les archives de la Société historique du comté de Brome m'ont permis de retrouver ses écrits. Nous en publierons certains dans nos prochains numéros.

La chronique sur les énigmes de Potton vous fait découvrir des pyramides mystérieuses au fond du lac Memphrémagog. Lilian Smith Sherrer nous raconte le temps des sucres à la vieille époque, et Jean-Louis Bertrand vous présente le totem de Vale Perkins. La démocratie à Potton vous invite à revivre les grands enjeux politiques des années 1804. Lire l'histoire vous présente le dernier livre de Louise Abbott, *Memphrémagog – An Illustrated History – Une histoire illustrée*. Sous la plume de Gérard Leduc, nous rendons hommage à Peter Downman qui nous a quittés en 2014. Membre de notre organisation depuis sa fondation en 1990, il a œuvré au conseil d'administration de 1995 à 2003. Sa connaissance des archives de la Société historique du comté de Brome nous a permis de publier nos premiers dépliant sur l'histoire de Potton. Un grand merci, Peter.

Sandra Jewett, présidente
Association du patrimoine de Potton

A Word from our President

This 5th edition of *Histoire Potton History* proudly presents the reminiscence of Rita Boucher-Marcoux, matriarch of the Marcoux family in Mansonville, as distilled and written by André Lamer. Rita kindly shared with him her recollections of life at the Highwater Inn, owned by her father; her carefree travels on horseback to visit friends throughout the Township; her time in Maine as a newly-wed and her subsequent return to Mansonville. At 92, Rita has a lifetime of memories, and we thank her for sharing some of those with us.

We are also pleased to share a short biography of Edgar Charles Barnett, Potton's first historian. Thanks to his research and prolific writing, we have a good picture of pioneer life in Potton. Much of his work is archived with the Brome County Historical Society (BCHS) in Knowlton, a selection of which will appear from time to time in future editions of HPH.

We continue with our chronicles of the enigmas of Potton and, in this issue, we discuss the mysterious pyramids at the bottom of Lake Memphremagog. Lilian Smith Sherrer, from Dunkin, tells us about sugaring in the "good old days" and Jean-Louis Bertrand presents us with the totem installed on the Perkins Landing wharf. Democracy in Potton invites us to live the political manœuvring around 1804. Our section on reading history presents *Memphrémagog – An Illustrated History – Une histoire illustrée*, Volume I, written by Louise Abbott, a friend and member of our Association. Gérard Leduc renders a fitting tribute to the late Peter Downman, a life member of the Association and a Director from 1995 to 2003. Peter's familiarity with the BCHS archives allowed us to publish our first folders on the history of Potton, for which we were very grateful.

Sandra Jewett, President
Potton Heritage Association

Souvenirs de Rita Boucher-Marcoux

par
André Lamer

Préambule

Pour peu qu'on circule dans les rues de Mansonville, on croisera les pas de Rita Marcoux. Que ce soit le matin au dépanneur, le midi à une table de la maison Reilly, ou encore l'après-midi ou le soir participant aux activités culturelles ou sociales qui se tiennent régulièrement au village. À 92 ans, Rita Marcoux se réjouit de sa vitalité et mène toujours une vie active.

L'image que l'on se fait de l'existence des femmes ayant grandi durant la première moitié du siècle dernier est souvent celle d'une vie rude, menée dans un contexte économique difficile. C'est pourtant un tout autre portrait que nous donne à voir Rita de ses jeunes années. Comme elle parle moins d'elle-même que des gens et des événements qu'elle a observés autour d'elle, une grande partie du récit qui suit a trait aux souvenirs reliés à son père, Arthur Boucher, qui a laissé une forte impression sur elle. À travers la vie de son père, propriétaire d'une salle de danse puis de deux hôtels, Rita nous fait entrer dans un univers bien particulier, celui des établissements hôteliers et de loisirs de l'époque à Potton.

Dans sa jeunesse, on la surnommait « la fille à cheval » puisque pendant des années, dès les beaux jours, c'est de cette façon que Rita parcourait les environs de Highwater et de Mansonville, s'arrêtant ici et là pour visiter amis et voisins. Nous sommes donc partis tous les deux sur la route, reprenant les itinéraires

qu'elle empruntait sur son cheval, et, au gré des souvenirs qui refaisaient surface, nous avons réalisé à quel point le mode de vie a changé à Potton, depuis ce temps.

Arrivée d'Arthur Boucher à Highwater

Vers 1918-1920, plusieurs familles canadiennes-françaises quittent la Beauce pour venir s'établir aux alentours de Mansonville. Des familles qui marquent, encore aujourd'hui, la vie de notre canton. Entre autres, les Giroux, les Marcoux, les Laplume, les Rouillard, les Boucher qui achètent et exploitent des fermes laitières ou qui font du commerce.

Le père de Rita Marcoux, Arthur Boucher, arrive avec sa famille à Potton au printemps de 1919; il a 24 ans. Originaire de Saint-Martin-de-Beauce et marié à Délina Champagne de Saint-Georges-de-Beauce, il a trois enfants : Rose-Annette, Germaine et Wilfred. À son arrivée, il achète une terre située tout au bout de l'actuel chemin du Monastère, un emplacement isolé, à la frontière avec le Vermont, et qui fait alors partie du hameau de Highwater. Cette ferme est aujourd'hui la propriété des Bianchi.



Arthur Boucher et Délina Champagne

Au cours des premières années, il cultive sa terre et y fait l'élevage de vaches laitières, comme la plupart des fermiers du coin. On peut supposer qu'il vend son lait à la North Troy Creamery, aux États-Unis, pour profiter des rendements plus avantageux sur la vente du lait, soit 5 \$ les 100 livres comparativement à 1 \$ au Québec. Il élève aussi des animaux de basse-cour, surtout des poulets, ainsi que des porcs et cultive un jardin de légumes pour les besoins immédiats de sa famille.

Arthur se lance en affaires

Mais Arthur Boucher a les affaires dans le sang et, très tôt, il décide d'aménager une salle de danse sur sa terre, dans un bâtiment existant, tout près de la frontière, croit Rita. La salle de danse devient très vite connue et fort populaire chez les Américains qui en profitent pour venir danser, s'amuser et prendre un verre.

Rappelons que, de 1919 à 1933, la prohibition de l'alcool a cours aux États-Unis; les hôteliers qui s'établissent le long de la frontière font des affaires d'or. En plus d'offrir aux Américains l'occasion de se divertir dans les hôtels, ils peuvent approvisionner les contrebandiers en alcool, me dit Rita sans détour, lors de notre première rencontre.

Arthur a probablement prévu ces avantages. Toute petite, Rita a souvent vu des hommes charger leurs véhicules de bouteilles d'alcool près de la grange familiale, puis repartir vers les États-Unis avec leur cargaison. Au volant de son camion, Arthur se rendait au Mansonville Hotel, propriété de Merrill Heath et de son frère Rob, faire des provisions pour sa salle de danse et pour le trafic d'alcool. À Mansonville, la légende rapporte même que sa grange possédait un double plancher qui servait à l'entreposage du précieux liquide. Quoi qu'il en soit, dix ans plus tard, ce commerce lucratif lui a permis d'amasser

l'argent nécessaire à la construction de son premier hôtel.

Entre-temps, la famille Boucher s'est agrandie avec l'arrivée de cinq autres enfants : Françoise, Rita (en 1922), Marthe, Benoît et Henriette.

Construction du Highwater Inn

En 1929, Arthur achète une deuxième terre à Highwater (au 105, chemin de Mansonville ou route 243 aujourd'hui) et toute la famille déménage dans la nouvelle maison de ferme. Il conserve toutefois sa première ferme et embauche Cléophas Poulin, qui s'y installe avec sa famille pour en poursuivre l'exploitation.



Le Highwater Inn

La même année, Arthur entreprend la construction de son premier hôtel, qu'il nomme le Highwater Inn. C'est un bâtiment imposant de trois étages comptant 26 chambres. Il y aménage une vaste salle à manger et un salon en face de la réception. Un bar occupe la moitié du rez-de-chaussée tandis que l'autre moitié sert de garage. C'est Délina, la mère de Rita, qui travaille à la réception et qui contrôle en grande partie le roulement de l'hôtel, alors qu'à la maison, une bonne s'occupe des jeunes enfants. Comme la

maison familiale est tout près, il n'est pas rare de voir les enfants Boucher circuler librement dans l'hôtel. Par contre, le bar est réservé aux hommes tandis que les femmes disposent d'un salon. Si une femme veut prendre un verre, c'est l'homme qui l'accompagne qui doit aller l'acheter au bar. Il peut ensuite revenir boire avec elle, au salon. Le couple traite ses employés avec respect et d'égal à égal, et il y règne une bonne ambiance de travail.

Diverses raisons expliquent le choix de l'emplacement du Highwater Inn. D'abord, la circulation y est importante. À l'époque, deux routes reliaient Newport à Richford, au Vermont. Celle passant par Highwater sur la rive sud de la rivière Missisquoi, aujourd'hui fermée, et celle sur la rive nord, maintenant le chemin de la Vallée-Missisquoi. L'ancienne route contournait les montagnes de Jay Peak. Rappelons que ce sont les Américains qui maintenaient l'ancien chemin ouvert en tout temps, à leurs frais, et cela, bien avant que le chemin entre Highwater et Mansonville ne soit dégagé en hiver. Ensuite, tous les voyageurs devaient faire un arrêt au bureau de la douane, situé juste en face de l'hôtel, et certains en profitaient pour y faire une halte. Enfin, la gare du chemin de fer n'était qu'à quelques pas et amenait aussi des clients, entre autres, des commis voyageurs venant faire des affaires dans la région. Ces derniers logeaient à l'hôtel et empruntaient, pendant quelques jours, un des taxis disponibles à Mansonville pour faire la tournée de leurs clients. Un de ces chauffeurs de taxi était Alfred Ducharme, se rappelle Rita.

En 1931, Arthur décide de construire une salle de danse derrière son hôtel, ce qui attire encore plus de monde. La prohibition sévit toujours aux États-Unis et les affaires vont rondement. L'hôtel ne désemplit pas d'Américains qui viennent pour la bonne table, pour danser et pour prendre un verre.

Il faut mentionner l'envergure que le projet hôtelier d'Arthur représente dans un hameau comme Highwater. Les seuls autres bâtiments commerciaux ou publics qui bordent le chemin dans ces années-là sont l'école primaire, le magasin de M. Champion et le bureau de la douane, où loge la famille Brouillette, à l'étage. Le bâtiment abritant l'école primaire occupe toujours le numéro 15 du chemin de Mansonville et, à part sa couleur qui est passée du rouge au blanc, il est demeuré inchangé, note Rita. Quelques maisons et fermes bordent la rue principale et appartiennent à des familles dont le nom nous est encore familier : les Murphy, les Parent, les Bailey, les Clark, les Smith.



M. Champion dans son magasin général

Enfin, tout près de la frontière, s'étalent les cabines de John T. servant à la prostitution. C'est à tort qu'on a parfois associé le nom d'Arthur aux affaires menées par John T. « Mon père n'a jamais rien eu à voir avec la prostitution », nous dit Rita.

Décès de Délina

Voici la reconstitution du récit par bribes de Rita : « J'ai 10 ans quand ma mère meurt, en 1932. Elle n'a que 35 ans, et les circonstances de sa mort sèment la stupeur et l'incompréhension dans notre famille. Partie tôt le matin au volant de son automobile pour faire des achats à Sherbrooke, elle éprouve un

malaise en cours de route et décide de s'arrêter dans un bureau de médecin. C'est là qu'elle s'effondre, victime d'une crise cardiaque. Nous sommes huit enfants : six filles et deux garçons et le plus jeune des enfants n'a que deux ans. Son départ crée un grand vide dans la famille et chez les employés de l'hôtel. Non seulement ma mère s'occupait de tout ce qui touchait à la discipline et à la vie de la famille, mais elle faisait aussi équipe avec mon père dans les décisions d'affaires et la gestion de l'hôtel au quotidien. On les entendait souvent discuter de leurs projets autour de la table de cuisine, se rappelle Rita. Mon père prendra plusieurs années avant de refaire sa vie avec une nouvelle femme. »

Malgré la douleur causée par ce décès, Rita considère que, dans les circonstances, les enfants ont eu de la chance de pouvoir demeurer tous ensemble avec leur père. À cette époque où les familles sont nombreuses, quand la mère meurt, les enfants sont souvent confiés à d'autres membres de la famille ou à des voisins. « Mon père a voulu nous garder regroupés autour de lui tout en continuant de nous gâter, se rappelle Rita. L'année suivant la mort de ma mère, nos grands-parents maternels viennent vivre avec nous et une aide familiale, originaire de la Beauce, est engagée. Plusieurs se relaieront par la suite, car elles trouvent rapidement un mari, peut-être en raison de la proximité de l'hôtel. Mon père doit continuellement les remplacer. Le recrutement d'aides familiales est relativement facile, puisque le salaire offert ici est trois fois plus élevé qu'en Beauce : 3 \$ par semaine à Highwater contre 75 cents, en Beauce. Il en est de même pour le salaire des institutrices. »

Le Highwater Inn part en fumée

Malheureusement, comme plusieurs autres bâtiments publics et hôtels des environs, le Highwater Inn, la salle de danse et la maison familiale sont la proie des flammes à l'automne 1934. Le feu a pris naissance dans

le bar de l'hôtel, où s'était tenu un gros banquet un peu plus tôt dans la soirée. On pense qu'une cigarette oubliée a déclenché l'incendie. Quand les pompiers de North Troy sont arrivés, le feu avait déjà pris beaucoup d'ampleur et s'était propagé aux bâtiments avoisinants. Tout a été rasé, mais tant la famille que les clients de l'hôtel ont pu être évacués à temps.

Après avoir tout perdu, la famille déménage à Mansonville, au 2^e étage de la gare de train, sur le chemin Bellevue. On peut voir cette gare, transformée aujourd'hui en résidence familiale, au numéro 21 du chemin Bellevue. La famille sera témoin du démantèlement de la voie ferrée assurant la liaison entre North Troy et Eastman, après l'interruption des activités du Canadien Pacifique au printemps 1936; c'est la fin du fameux train « la Peanut ». La famille déménage de nouveau et s'installe dans l'ancien édifice de la GRC sur la rue Mill, en face de la maison du forgeron et du cordonnier.

Nouveau départ au Tourist Garden

« Après l'incendie, mon père ne se laisse pas abattre et achète la même année le Tourist Garden, un vieil hôtel de Highwater fermé depuis quelque temps, mais bien situé sur la route 243. Il l'agrandit et le rénove complètement. » Comme il n'y a pas de place pour la famille dans cet hôtel, celle-ci demeure à Mansonville et c'est Rose-Annette, l'aînée, qui prend la famille en charge.

Les travaux de rénovation du Tourist Garden sont vite terminés. De taille plus modeste que le Highwater Inn, il dispose de 10 chambres et d'une salle de danse où un orchestre se produit tous les soirs. La musique vient rythmer les danses à la mode : le fox-trot, le charleston, le boogie-woogie, le cheek-to-cheek, le one-step et une danse peu connue aujourd'hui, mais très populaire à l'hôtel, « la catherine » que l'on danse quatre couples

ensemble, se souvient Rita qui avait la permission d'observer les danseurs pendant quelques minutes, le soir avant d'aller se coucher. Des cabines situées derrière l'hôtel sont à la disposition des musiciens et des chanteurs et chanteuses invités. C'est à peu près à cette époque que M. Percy est engagé à titre de *bouncer* pour maintenir l'ordre et contenir les excès d'enthousiasme de certains clients. Des spectacles de variétés sont aussi présentés et renouvelés constamment. « Mon père se rend d'ailleurs régulièrement à Montréal pour y voir des spectacles et faire ses choix. Il arrive quelquefois qu'il nous emmène à Montréal, une de mes sœurs et moi. Nous partons alors très tôt le matin pour revenir tard le soir. Pendant qu'il se rend à l'agence pour faire la sélection de spectacles et d'artistes, nous marchons autour dans les rues de Montréal intriguées et fascinées par la vie trépidante de la grande ville. »

Rita fait remarquer que, dans ce nouvel hôtel, les femmes peuvent désormais commander elles-mêmes leurs consommations, sans toutefois avoir accès au bar. On ne brûle pas les étapes!



Arthur Boucher

Enfin, les parties de cartes à l'argent sont fréquentes à l'hôtel, d'autant plus que le père de Rita est un grand amateur de black-jack. Toujours le cigare au coin de la bouche, Arthur

est un joueur habile, bien connu des amateurs de cartes. Des gens de Knowlton, de Sutton et même de Montréal viennent se mesurer à lui, attirés par des mises intéressantes. Partout dans Pottton, de petits groupes de joueurs de cartes se forment et les conséquences sont parfois désastreuses, pour certains.

Arthur conserve ce deuxième hôtel jusqu'à sa mort, en 1949, emporté par un cancer du poumon. Il a 54 ans. Trois ans auparavant, il avait épousé Léona Benjamin, une Beauceronne qui travaillait à l'hôtel depuis quelques années et que ses enfants aimaient et appréciaient beaucoup. C'est d'ailleurs elle et Wilfred, le plus vieux des garçons, qui prennent la relève de l'hôtel pendant quelques années à la mort d'Arthur. Après avoir été vendu à quelques reprises, l'hôtel brûle en 1983.

L'enfance de Rita

Pendant la construction du premier hôtel, Rita a sept ans. C'est l'âge où l'on entre à l'école pour y faire sa première année. Comme la route reliant Highwater à Mansonville est fermée durant l'hiver, ses parents l'envoient pensionnaire au couvent de Mansonville tenu par les Filles de la Charité du Sacré-Cœur. Ce pensionnat est aujourd'hui la maison des Carrier, en face de l'église Saint-Cajetan. L'année suivante, une fois la construction de l'hôtel terminée, elle revient habiter chez ses parents pour toute la durée de son cours primaire à l'école française de Highwater, que fréquentent une douzaine d'élèves du hameau et des alentours, de la 1^{re} à la 6^e année : des Lafond, des Shienck, des Brouillette, des Lessard, des Picotte, des Poulin.

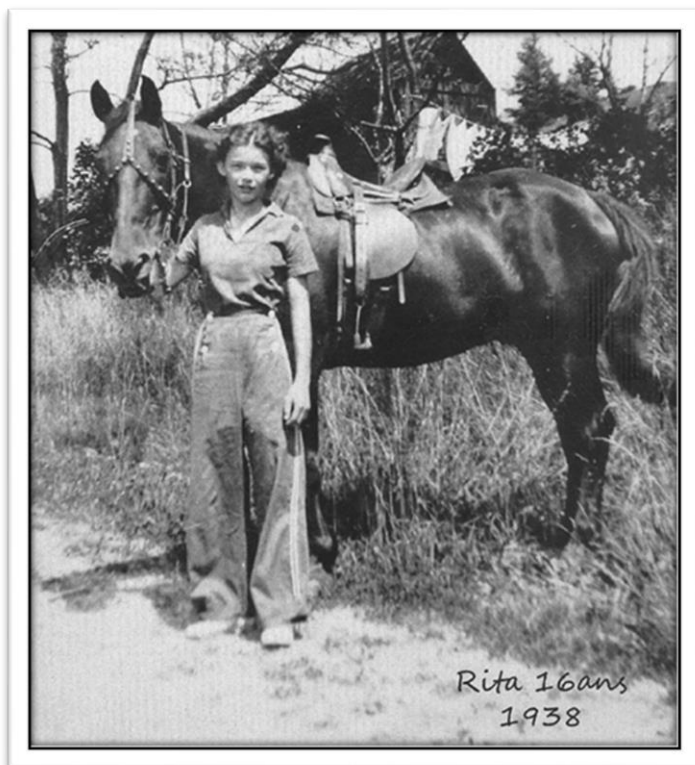
Comme ses frères et sœurs, Rita poursuit ses études secondaires à Mansonville, chez les religieuses. Cette fois, elle n'est pas pensionnaire puisque Oscar Sargent assure désormais le transport scolaire qui se fait en voiture, par temps doux, et en carriole, en

hiver. C'est l'autobus scolaire du temps, en quelque sorte. Quelques années plus tard, les écoliers profiteront d'un meilleur confort dans le nouveau camion d'Oscar qui est muni d'une boîte fermée et de bancs.

Rita fait très tôt l'apprentissage de l'anglais à Highwater. C'est d'autant plus facile d'être bilingue qu'à l'exception des six garçons de la famille Brouillette, les voisins sont tous anglophones.

Rita explore le canton sur son cheval

Toute jeune et jusqu'à l'âge de 16 ans, Rita aime monter le cheval que son père met à sa disposition et profite de ce moyen de transport pour sillonner le canton. En été surtout, avec la permission de son père, elle part seule sur son cheval, empruntant les petits chemins de terre qui font à l'époque à peine une dizaine de pieds de largeur, dit-elle. Ils sont bordés soit par la forêt soit par les terres et, la plupart du temps, les fossés sont inexistantes.



Quand elle part à cheval, nul besoin d'apporter quoi que ce soit, précise-t-elle. Les sources d'eau ne manquent pas en cours de route et « la fille à cheval » est accueillie sans façon à la table des voisins et amis chez qui elle s'arrête.

Ses nombreuses promenades ont fixé dans sa mémoire les paysages qui s'offraient à ses yeux dans les années trente. Nous vous proposons de prendre avec elle quelques-unes des routes qu'elle parcourait alors et de prêter l'oreille aux souvenirs des gens et des lieux qu'elles évoquent. À noter que nous utilisons, dans la description qui suit, les noms actuels des routes et chemins.

Autour de Highwater

Le hameau de Highwater porte bien son nom, raconte Rita. À l'époque où elle y demeure, le niveau de la route et du pont de Highwater est passablement plus bas qu'aujourd'hui, ce qui provoque, au printemps, de fortes montées d'eau qui inondent et bloquent les chemins pendant plusieurs jours.

À cheval, une fois franchi le pont qui enjambe la rivière Missisquoi à Highwater, le regard porte loin à l'horizon, vers Mansonville, se souvient Rita. De là, on peut voir les grandes fermes de deux des frères Barnett sur la route 243. Le troisième frère possède une ferme sur le chemin de l'Aéroport, et tous trois travaillent ensemble et se partagent la machinerie. Trois autres fermes bordent le chemin de l'Aéroport, dont celle des Lessard, un peu en retrait, où Rita aime bien s'arrêter; deux des garçons vont à la même école qu'elle et les deux plus vieux travaillent à l'hôtel de son père. En retrait également, se trouve la ferme des Blumenfeld, puis à proximité du chemin Bellevue celle des Korman, où l'on cultive des asperges qui sont vendues jusqu'à Montréal. Avec leur bicyclette, les enfants Korman vont aussi en vendre dans les villages des alentours. Rita rappelle que les familles

Korman, Steinbach et Klus ont émigré à Potton au début du 20^e siècle et se sont installées, à proximité les unes des autres, sur des terres situées sur les chemins de l'Aéroport et Bellevue.

Chemin du Monastère

Le chemin du Monastère, perpendiculaire au chemin de l'Aéroport, compte à ce moment-là trois fermes. Durant ses promenades, Rita voit d'abord la ferme des Picotte avec sa grosse grange rouge, derrière laquelle passe « la Peanut »; elle est maintenant la propriété de Geoff Birrell. Rita croise ensuite la ferme des Cadorette puis, tout au bout du chemin qui mène à la frontière, elle retrouve celle de son enfance, que son père a toujours gardée, et rend visite à la famille Poulin qui l'exploite désormais.

Chemin Bellevue

À l'époque, on appelle St-Ongeville la portion du chemin Bellevue allant de Mansonville au chemin de l'Aéroport, se rappelle Rita. De nombreux St-Onge occupent presque tout ce secteur, et on en compte encore plusieurs aujourd'hui.

Lorsque Rita se promène sur le chemin Bellevue, elle s'arrête inmanquablement au 127, où habite M^{me} Frégeau, une amie de la famille. De son vivant, son mari vendait des peupliers, nous apprend Rita, et ce sont ces arbres-là qui poussent toujours autour de l'église Saint-Cajetan. M^{me} Frégeau visite régulièrement les Steinbach, les Korman ou les Klus pour les aider à s'adapter aux us et coutumes de la vie au Québec, et Rita l'accompagne parfois dans ses visites. Autrement, elle poursuit sa route, passant devant la maison des Chalifoux, et se rend tout au bout du chemin, de l'autre côté du pont couvert du Cric, maintenant de la Frontière, jusqu'à la maison du douanier, M. Parent.

Les chemins de Province Hill et de Leadville

Autrefois, une dizaine de fermes occupaient le secteur des chemins de Province Hill et de Leadville, mentionne Rita : celles des Lessard, Boulais, Laplume, Vachon, Leduc, McDuff, et Ducharme autour du chemin de Province Hill, et celles des Fullerton et Laliberté autour du chemin de Leadville. Plusieurs de ces fermes ont été vendues au fil du temps, car le travail était ardu et les profits modestes. Cependant, les noms de plusieurs descendants de ces familles de fermiers résonnent toujours dans notre canton.

En route vers le lac

Rita se rend parfois jusqu'au lac Memphrémagog, empruntant le chemin Vale Perkins dont le tracé est demeuré le même aujourd'hui. Une forêt beaucoup plus dense bordait cependant la route des deux côtés sur les premiers kilomètres, à la sortie de Mansonville. Le modeste bâtiment que l'on peut voir encore au numéro 140 du chemin de Vale Perkins abritait un *moulin à scie* qui faisait travailler une vingtaine de personnes. Il y avait là une agglomération de bâtisses dont il ne reste que des vestiges. Un peu plus loin, tous les terrains longeant le chemin étaient défrichés, et ce, jusqu'au magasin Magoon, maintenant Jewett.

Vers l'âge de 16 ans, Rita doit mettre fin à ses promenades. Son cheval est devenu trop vieux et on doit l'abattre. C'est la fin d'une vie insouciant et libre, d'autant plus qu'on a besoin de ses services à l'hôtel.

Rita rencontre Emery Marcoux

Comme tous les autres enfants de la famille, Rita commence à travailler au Tourist Garden, où elle touche aux différentes facettes du travail hôtelier : réception, service au bar et à la salle à manger, aide à la cuisine, ménage dans les chambres. L'hôtel est toujours aussi

achalandé et le travail ne manque pas, d'autant plus que tous les soirs on peut y danser et y voir des spectacles. En 1941, de nombreux ouvriers qui travaillent à la construction du pipeline tout près pensionnent à l'hôtel pendant de longues périodes. Mentionnons que c'est ce même pipeline dont on veut aujourd'hui inverser le flux pour transporter du pétrole vers les États-Unis, ce qui sème la controverse.



Construction du pipeline en 1941

Tout en travaillant à l'hôtel, Rita commence à fréquenter Emery Marcoux qu'elle a connu à l'école secondaire. De longues fréquentations débutent puisqu'elle ne se mariera que six ans plus tard, le 27 juillet 1944, à l'église Saint-Cajetan de Mansonville. Elle raconte que, dans sa famille, ses frères et sœurs se sont mariés assez vieux pour l'époque et qu'il en a été de même pour elle.

Emery travaille alors pour son frère, entrepreneur forestier installé dans le Maine, aux États-Unis; une fois marié, le couple part vivre à Greenville, dans le Maine. Il n'y reste que trois ans, de 1944 à 1947, années au cours desquelles naissent deux garçons : Jacques (1945) et Claude (1947). Rita a du mal à s'adapter à ses nouvelles conditions de vie dans la maison au confort rudimentaire qu'ils ont louée, avec toilettes à l'extérieur. De plus, le contraste est grand entre la vie

grouillante de l'hôtel et celle qu'elle mène dans son logement de Greenville, loin des siens. Elle s'ennuie et, au bout de trois ans, le couple décide de revenir à Mansonville, où Emery trouve un emploi d'opérateur de bélier mécanique à la Municipalité. La Municipalité a acheté cet équipement pour aider les fermiers à essoucher, enlever les roches et niveler leur terre.

Puis, en 1950, le couple achète un garage sur la rue Principale, à Mansonville. Un deuxième étage y est construit pour loger la famille qui s'agrandit avec l'arrivée de deux autres enfants : Marcel (1956) et Johanne (1957). On vend de la gazoline, on fait de la mécanique automobile et on vend même les premières motoneiges qui arrivent sur le marché à la fin des années cinquante. Tandis que Rita s'occupe de l'administration et de la comptabilité, Emery voit au travail mécanique.

I



Photo de mariage de Rita et d'Emery

Ironie du sort, en 1960, l'explosion d'un réservoir d'essence provoque un incendie qui détruit complètement le garage et auquel Emery échappe de justesse. On construit donc un nouveau garage, en béton cette fois. « La bâtisse appartient aujourd'hui à la famille Jauniaux et est demeurée telle qu'elle était quand nous l'avons reconstruite », souligne Rita.

Malheureusement, Emery meurt subitement d'une crise cardiaque en 1970, à l'âge de 49 ans. Rita se retrouve seule aux commandes pour élever sa famille et gérer le garage. Elle passera outre aux conseils du gérant de banque de l'époque qui lui suggère, peu après le décès d'Emery, de vendre le garage étant donné que l'administration d'un garage est un travail trop compliqué pour une femme. « Je n'avais pas besoin d'entendre ça », nous dit-elle. Après tout, ce garage lui a permis de faire vivre sa famille et d'être indépendante. Ses garçons Claude et Marcel y travailleront d'ailleurs comme mécaniciens dès l'adolescence, puis pendant des années.

Conclusion

Les souvenirs que Rita a patiemment accepté de partager avec nous au cours des derniers mois constituent des témoignages précieux pour garder vivante la mémoire des gens et des lieux qui font partie de notre histoire. Comme vous l'aurez deviné en lisant ces lignes, son père a non seulement marqué la vie de notre canton, mais aussi la sienne. Cet homme curieux et grand lecteur, aux dires de Rita, avait prédit qu'un jour, on pourrait regarder un film assis dans son salon et que les gens de la ville viendraient se construire des chalets dans la vallée Rüter. Il semble bien que ses prédictions se soient réalisées, nous a confié Rita, le regard amusé, lors d'un de nos derniers entretiens.

Remerciements

Mes sincères remerciements à Rita Marcoux qui a consacré de nombreux lundis (c'était la seule journée libre à son agenda!) à nous confier ses souvenirs et à son fils Jacques pour son aide à la numérisation des photos. Merci à Francine Brassard pour sa collaboration au travail de révision et de correction du texte.

Edgar Charles Barnett

1865 – 1942

Historien de Potton

Recherche de Jean-Louis Bertrand



**E. C. Barnett, à l'emplacement
de la tombe du colonel Rüter en 1906**

Nous rendons enfin hommage au premier historien connu de l'histoire de Potton. Nous avons retrouvé sa biographie dans la dédicace de la *Centennial Souvenir Edition 1867-1967* de *Yesterdays of Brome County*. Nous traduisons et complétons avec nos archives cet article publié en 1967, avec l'aimable autorisation de la présidente de la Société historique du comté de Brome, M^{me} Arlene Royea. Rappelons que le canton de Potton a fait partie du comté de Brome de 1855 à 1972.

La *Centennial Souvenir Edition 1867-1967* de *Yesterdays of Brome County* est dédiée à la mémoire d'Edgar C. Barnett en raison des immenses services qu'il a rendus en sauvegardant l'histoire du comté de Brome.

M. Barnett, né le 21 février 1865, était le fils de Charles W. et Luann (Brown) Barnett, de Potton, et l'arrière-arrière-petit-fils du colonel Hendrick Ruiter, fondateur du hameau de Dunkin à Potton. Rappelons que le colonel Ruiter avait reçu d'importantes concessions de terres à Potton au cours des années 1790, pour ses services dans l'armée britannique durant la Révolution américaine. Les arrière-grands-parents de M. Barnett étaient John et Mary (née Ruiter) Barnett. Son ancêtre John Barnett, d'origine à la fois écossaise et irlandaise, avait quitté Londonderry, en Irlande, pour s'établir au New Hampshire en 1720. Le capitaine Benjamin Barnett, son premier ancêtre canadien, s'était établi en 1796 à Sutton. Son épouse était une nièce du major Robert Rogers, fondateur des célèbres Roger's Rangers.

M. Edgar Barnett a vécu à Highwater sur la ferme qui était, en 1967, la propriété de son fils Benjamin Barnett. Il a épousé Rose E. Turner, fille d'Alfred S. Turner de West Bolton, le 20 novembre 1889. Des douze enfants qu'ils ont eus, neuf étaient encore vivants en 1967. Trois fils, Lorne, John et Benjamin, et deux filles, Thelma (M^{me} James Wilkins) et Lucetta (M^{me} Stanley Clark), vivaient alors à Highwater

ou à Dunkin. Un autre fils, Charles, demeurait à Northampton au Massachusetts et un dernier, Eric, habitait à Cromwell au Connecticut. Ses filles Lillis (M^{me} C. Wilson) et Mildred (M^{me} John Gilman) vivaient à Brougham, en Ontario.

Dans *Men of Today in the Eastern Townships*, publié en 1917, la notice biographique de M. Barnett indique qu'il a fait ses études primaires et secondaires à la Model School. Il a été enseignant, inspecteur de l'immigration, auteur, agriculteur, membre du conseil municipal de Potton. Conservateur sur le plan politique, il professait la foi adventiste.

M. Barnett a conservé précieusement les documents du colonel Hendrick Ruiter concernant les affaires militaires des débuts des Cantons de l'Est, les pétitions sur l'éducation, les nominations officielles du colonel Ruiter, les allocations de dépenses liées à des études sur Potton et de nombreux autres documents importants.

Sous le nom de plume de *Heron's Quill*, il a écrit des articles traitant des débuts du canton de Potton qui ont paru dans les journaux locaux tels *The Waterloo Advertiser*, publié à Waterloo, et *The District of Bedford Times and General Advertiser*, publié à Sweetsburg, de même que dans *Transactions of the Brome County Historical Society*. Ses notes se fondaient sur les propos de ceux qui avaient vécu l'histoire de Potton. Par exemple, les témoignages de sa grand-tante, M^{me} David Heath, née Katy Ruiter, fille du colonel Hendrick Ruiter décédée à l'âge de cent ans.

Nous sommes redevables à M. Barnett de ses articles instructifs tels « The Potton Guard », « Incidents of Settlements Along the Border », « The Story of the Life of Col. Hendrick Ruiter » et « Potton's Dead ». Ses généalogies des familles de Potton ont été publiées par Ernest M. Taylor, en 1908, dans le volume 1 de *Brome County History*.

La collecte, en 1926, des inscriptions sur les pierres tombales du canton de Potton constitue la dernière œuvre de M. Barnett. Elle se trouve maintenant dans les dossiers du Musée historique du comté de Brome, à Lac-Brome. Il s'agit des inscriptions complètes des pierres non seulement des grands cimetières, mais aussi des petits cimetières familiaux. Chaque liste est titrée et annotée de commentaires intéressants.

M. Barnett n'a pas laissé son ancêtre, le colonel Ruiter, reposer dans une tombe anonyme. En 1906, lui et un autre arrière-arrière-petit-fils du colonel, le colonel F.M. Woods, de Lincoln au Nebraska, ont érigé un monument au cimetière Ruiter de Dunkin, pour rappeler le souvenir de leur célèbre ancêtre.

M. Barnett est décédé en 1942 et a été enterré au cimetière Ruiter de Dunkin.

Notre connaissance de l'histoire de Potton serait bien limitée si nous ne pouvions compter sur les écrits de M. Barnett, qui s'est donné comme mission de raconter les premiers événements ayant façonné l'histoire de Potton. Par ses nombreuses recherches, M. Barnett a très bien servi l'histoire de Potton.

Sources

Pierce, Erastus G. *Men of Today in the Eastern Townships*. The Sherbrooke Record Company. 1917.

Yesterdays of Brome County – Centennial Souvenir Edition – 1867-1967, Volume One. The Brome County Historical Society. Knowlton, Quebec, Canada. 1967. 138 pages. p. 7-8.

Edgar Charles Barnett

1865 – 1942

Hitorian of Potton

Reprinted from *Centennial Souvenir Edition*

"This 1967 centennial publication of *Yesterdays of Brome County* is dedicated to the memory of Edgar C. Barnett for the lasting services which he performed in connection with preserving the history of Brome County.



Mr. Barnett was the son of Charles W. and Luann (Brown) Barnett of Potton and the great great grandson of Col. Hendrick Ruiter, who received large grants of land in Potton in the 1790's for his services in the British Army at the time of the American Revolution. His great grandparents were John and Mary (Ruiter) Barnett. On his father's side he was descended from Captain Benjamin Barnett whose wife was a niece of Major Robert Rogers.

Mr. Edgar Barnett lived in Highwater on the farm which is now owned by his son Benjamin Barnett. His wife was Rose E. Turner of West Bolton and of their twelve children nine are still living. Three sons, Lorne, John and Benjamin, and two daughters

Thelma (Mrs. James Wilkins) and Lucetta (Mrs. Stanley Clark) are now living in Highwater and Dunkin. A son, Charles, lives in Northampton, Mass. and another son, Eric, lives in Cromwell, Conn. Two daughters, Lillis (Mrs. C. Wilson) and Mildred (Mrs. John Gilman) live in Brougham, Ontario.

In *Men of Today in the Eastern Townships* published in 1917 the biographical sketch of Mr. Barnett tells us that he taught school at one time and that he was Inspector of Immigration, author, farmer, member of the Town Council, a Conservative in politics and an Adventist in religion.

Mr. Barnett preserved the Col. Hendrick Ruiter papers on early military affairs in the Eastern Townships, petitions on education, Col. Ruiter's commissions, accounts of expenses connected with the surveys of Potton and many other important documents.

Under the *nom de plume* "Heron's Quill" he wrote articles which were published in the local newspapers and in the *Transactions of the Brome County Historical Society* recording the early history of Potton as he learned it from those who had lived it, one such person being his great aunt, Mrs. David Heath, who was Katy Ruiter, daughter of Colonel Hendrick Ruiter and who lived to be one hundred years old.

We are indebted to Mr. Barnett for such enlightening articles as "The Potton Guard", "Incidents of Settlements Along the Border", "The Story of the Life of Col. Hendrick Ruiter" and "Potton's Dead". His genealogies of the Potton families appear in the *Brome County History*, Volume 1.

A lasting work of Mr. Barnett's was collecting in 1926 the tombstone inscriptions of Potton Township which are now on file in the museum. These include complete inscriptions from not only the large cemeteries but also the

small family plots and, with each list he made his own interesting headings and comments.

Mr. Barnett did not leave his ancestor, Col. Ruiter, to lie in an unmarked grave. In 1910, he, and another great great grandson erected a monument in the Ruiter Settlement Cemetery in Dunkin, to commemorate their famous grandsire.

How lacking would be our knowledge of the recorded history of this part of Brome County, if it were not for the writings of Mr. Barnett who felt so strongly that it was his duty to write about these early happenings. In all these ways, Mr. Barnett did indeed serve his county well."

Source : *Yesterdays of Brome County - Centennial Souvenir Edition - 1867-1967* Volume One - The Brome County Historical Society. Knowlton, Quebec, Canada. 1967. 138 pages, p. 7-8.

Les énigmes de Potton

Pyramides mystérieuses au fond du lac Memphrémagog

Recherche de Jean-Louis Bertrand

Le lundi 31 juillet 2006, neuf explorateurs sous-marins du club Les Diables des mers plongent à 24 mètres (80 pieds) de fond pour retrouver une étrange structure observée en 2005 au pied du mont Éléphant.

Serge A. Boudreau, alors secrétaire du club, raconte ainsi la plongée : « *En nous dirigeant vers le large, nous atteignons le sommet de la falaise qui devrait héberger à sa base l'objet recherché. Il faut dire qu'il s'agit d'une falaise très verticale qui se termine par un premier plateau vers les 24 mètres. La situation semble déjà très prometteuse. Nous découvrons toutes sortes d'objets, de vieilles*

bouteilles, de vieux barils de métal, de nombreux troncs d'arbre avec des cordes et des lignes à pêche entremêlées. Plus loin, c'est un bloc d'ancrage en béton relié à un sceau de plastique rouge qui frappe notre attention. Nous examinons attentivement cette découverte et soudain, comme par magie, je relève la tête pour regarder au loin et droit devant moi se dresse l'objet tant recherché. Il s'agit d'un immense plafonnier pouvant faire facilement 3 mètres (10 pieds) de diamètre surmonté de plusieurs pyramides en béton servant d'abat-jour. Au centre, nous pouvons observer les tuyaux de gaz servant à alimenter chacun des brûleurs sous les pyramides comme pour servir d'éclairage. »



nous devons regagner la surface pour respecter les normes de sécurité. »



« Je tente un premier nettoyage de cet abat-jour de béton pour bien identifier sa composition. À première vue, il s'agit bien d'un conglomerat de pierre soutenu dans du béton. Nous pouvons distinguer une ouverture à l'arrière des pyramides, ou plutôt une ouverture vers le centre de la structure, qui devait servir à allumer le brûleur à une époque lointaine, avant l'électrification de la région. Malheureusement, nous devons mettre un terme à l'observation de notre découverte, car le temps est très limité à cette profondeur et

Remontés à la surface et en sécurité sur leur ponton le Bon Diable, les plongeurs marquent l'endroit où la structure a été découverte.

Le narrateur poursuit sa réflexion : « Une découverte de cette nature soulève de nombreuses questions sur l'histoire de la région. On s'interroge donc sur les hôtels qui auraient pu utiliser un tel éclairage dans le passé. On pense d'abord à l'ancien hôtel Mountain House, mais cet hôtel était beaucoup plus au Sud, au pied du mont

Owl's Head. Près de l'endroit où le plafonnier a été découvert, il y avait le Château da Sylva ou Revere House... Serait-ce une pièce d'éclairage ayant déjà meublé cet hôtel? Les recherches se feront donc dans un second temps avec les historiens de l'endroit. »

Serge A. Boudreau contacte M. Gérard Leduc, fondateur et longtemps président de l'Association du patrimoine de Potton, bien connu pour ses recherches sur les vestiges du passé de Potton. Emballé par la découverte,

M. Leduc demande aux plongeurs de documenter leur trouvaille : combien y a-t-il de pyramides en béton? Y a-t-il une seule ouverture circulaire latérale par pyramide? Ces ouvertures sont-elles parfaitement circulaires ou plutôt oblongues? Quelle est la dimension approximative des pyramides? Quelle est la dimension approximative de la structure circulaire qui soutient les pyramides? Serait-il possible de faire un schéma de vue en plongée de cet étrange appareil? Est-ce que cet appareil repose sur un fond plat ou accidenté? À quelle distance de la rive Ouest?

Les Diabes des mers plongent à nouveau le 14 août 2006 pour atteindre le site.



« Ancrés juste au-dessus de cet étrange objet submergé, nous commençons la plongée avec caméra et instruments de mesure. » La structure est repérée à 25 mètres (82 pieds) de fond. À l'aide d'un ruban à mesurer, les plongeurs déterminent le diamètre qui fait exactement 2,44 mètres (8 pieds). La hauteur des pyramides est de 46 centimètres (18 pouces), alors que les quatre pieds ajustables qui supportent l'objet mesurent 122 centimètres (48 pouces). Ludovic Andrivon se charge de documenter les observations par des photos. « C'est en nous positionnant sous l'objet pour décrire

l'intérieur des pyramides afin de vérifier la présence d'un réflecteur quelconque, que nous découvrons le plus grand mystère. Les huit structures pyramidales de béton sont constituées de béton solide, et il n'y a aucune ouverture sous ces pyramides qui pourrait montrer qu'il s'agissait bien d'une structure servant à l'éclairage. L'hypothèse voulant que nous soyons en présence d'un plafonnier ne tient plus. C'est le mystère le plus total. À quoi donc pouvait servir cet étrange objet? Alors là, toutes les hypothèses sont permises, depuis une simple sculpture à un objet de culte, sachant que cette portion du lac était fréquentée par les francs-maçons. »

Et M. Boudreau conclut : « Pour résumer, nous observons une structure de fer angle de 2,44 mètres (8 pieds) de diamètre qui supporte huit pyramides de béton de 46 centimètres (18 pouces) de haut. Tout cet ensemble repose sur quatre pieds ajustables à une hauteur de 122 centimètres (48 pouces). Et pour compliquer le tout, chaque pyramide comporte vers le centre une ouverture transpercée par une conduite de cuivre à la base. Toutes ces conduites sont réunies sur un support central qui s'élève à 91 centimètres (36 pouces) au-dessus de la structure. On nage en plein mystère. Nous ferons notre rapport à M. Leduc, en espérant qu'il puisse éclairer un peu nos observations. »

J'ai contacté M. Leduc en juin 2011 pour en savoir davantage. Voici sa réponse : « Je suis au courant de l'histoire de ce "luminaire". En 2004 ou 2005, un sculpteur plutôt flyé monta une exposition au sommet d'Owl's Head et logea chez Jacques Thouin (l'auberge La Chouette). Je n'ai pas vu cette exposition, mais le sculpteur a affirmé que son exposition serait en montre pour toujours sous les eaux du lac Memphrémagog. C'est vrai qu'au début, j'avais été très impressionné par les pyramides que j'ai crues très anciennes. C'est un M. Boudreau de North Hatley qui m'avait

contacté et m'avait envoyé des photos que j'ai encore. Toutefois, la présence de tie wraps (attaches autobloquantes) en faisait un objet relativement récent. Puis, "le chat est sorti de l'eau" quand Jacques Thouin a révélé toute l'histoire. Plus de mystère! »

Pour tenter de retrouver le nom du sculpteur, j'ai téléphoné à M. Jacques Thouin, un ancien président de l'Association du patrimoine de Potton. Cet artiste avait séjourné deux jours à l'auberge La Chouette, qui appartenait alors à M. Thouin, lequel n'a pu toutefois retrouver le nom du sculpteur.

L'exposition de l'œuvre aurait eu lieu au sommet d'Owl's Head. Nous n'avons pu retracer de reportage à ce sujet dans les journaux locaux. Considérant l'ampleur de la structure retrouvée au fond du lac, nous ne pouvons que souligner la prouesse du sculpteur qui a créé, en deux jours, cet ouvrage de 2,44 mètres (8 pieds) de diamètre avec ses huit pyramides au sommet d'Owl's Head : fer angle, soudure, béton solide. Puis, il a descendu la structure jusqu'au lac, l'a transportée par bateau et l'a fait couler au pied du mont Éléphant.

Le mystère demeure entier. Si vous vous souvenez d'avoir vu ces étranges pyramides au sommet d'Owl's Head en 2004 ou 2005, communiquez avec nous. Nous aimerions connaître le fin mot de cette histoire insolite.

Nous remercions le club de plongée Les Diables des mers de nous avoir donné la permission d'utiliser sa documentation.

Sources

Photographies : Ludovic Andrivon, José Bélanger, Serge A. Boudreau, Line Brisson
Club de plongée Les Diables des mers, diablesdesmers.qc.ca
Échanges avec Gérard Leduc et Jacques Thouin

Contes et légendes – Short Stories

Sweet Memories

by

Lillian Smith Sherrer

At last it was spring! Not only could you tell by the calendar, but, you could feel it in the air. What a change in the adults! Dad was whistling as he hurried out to do the morning chores. Mom seemed a bit more cheery as she prepared oatmeal for the gang.

Everyone was looking forward to the sugar season. The men had discussed over and over again whether or not it would be a good producing one, as they chatted endlessly last night during one of Henry's routine visits. "The snow has melted away from trees." Dad said, "Likely to be a lot of sap and probably sweet too. We had a big thaw this winter, that generally makes for a good year." Henry replied. "Looks like we should tap early as the moon changes towards the end of March."

No wonder they looked forward to a change of pace. It had been a hard winter. Even I knew that. I remember sitting by the table listening to the ping of the circular saw as it sliced yet more wood for the hungry box stoves. The sound rang out into the still frosty air as the men braved the cold dressed in home knitted socks, mitts and sweaters, to saw more wood as the pile had diminished rapidly during the last storm.

That storm left many memories. We had just enjoyed a quiet country Christmas. Gram and Grampa Smith came to spend it with us. I had tagged along when Dad had chosen and cut the tree. It was a nicely shaped balsam. Last year the boys cut a cat spruce. As the tree warmed in the house it smelled like cat pee. We were real anxious to discard it the day after Christmas!

We trimmed the balsam tree with home made ornaments and twisted crepe paper to form garlands. The gifts were also mostly homemade. Sis had cut a fruit basket in half and added to make a doll's high chair. A doll bed was created using another basket. Mom had knitted continuously to complete items for us. Gramma's colourful knitted double mittens, a pair for each of the men, hung on the strings, which held up the Christmas tree.

The yearly box of used articles had arrived from the States sent by our rich cousins. These were wrapped and marked for whomever most appropriate. But, mine wasn't wrapped. It was a thin book of fairy tales and it hung on the tree at just the right height so I couldn't quite see it clearly, only my name on the cover. I went round and around the tree curiously trying to see the pictures.

Finally the day wound down. The chores were done and the women had cleaned up after the meal. During dishes Mom and we girls had sung carols till our tonsils tingled. What fun! Then we all played Crokinole while Dad listened to the radio. The boys liked that game better than "Old maid" or "Flinch". Dad later wanted to play dominoes. I couldn't figure that game out. The way they took so long to decide where to place them end-to-end. Dad was a whiz at it and always boasted about winning.

Mom had mixed a batch of bread, made with potato yeast, to be baked in the morning. She sat it by the wood stove, covered with a blanket, to keep it warm.

The snow started falling outside as we went upstairs with our kerosene lamps. We huddled in our beds loaded down with home made patchwork quilts. The feather ticks under us helped to make us feel more comfortable and warm.

The sound of Dad's radio reached up through the stovepipe hole in the floor. It was really scary as it was the weekly episode of "The Squeaking Door". What an eerie sound! I was so frightened. I covered my head and peeked out to watch the dim flicker of the lamp, as the wick had been turned down for the night.

The next morning when we arose we were astonished to see the amount of snow piled high about the windows and doors. It was blowing and bitter cold. The house took hours to warm and we had shivered as we dressed close by the box stove. My itchy home knit stockings, which were held up with an elastic garter belt, were more than welcome.

Brother Ross, who was always sickly, and I thought, babied, (as a I was jealous of all the attention focused on him), seemed worse today, I could see that. He coughed and was feverish, so was put to bed in Mom and Dad's bedroom downstairs. Mom took his temperature and found it to be one hundred and three degrees. She was frightened. They decided to send for the doctor. Because we did not have a telephone, a horse had to wade through the snow and Dad in the sleigh had to weather the storm, to summon him.

Dad learned on arrival that Doc was out on another house call and would come as soon as possible. We all waited anxiously watching brother, whom I even forgave for getting all the attention.

In late afternoon the storm decided to move on. I sat brooding by the window, scraping a bit of frost from the pane so I could see outside. What was that sound Mom? I asked. Mom stopped sweeping the floor to listen. Must be a train, she said as she hastened in to check on Ross. The noise grew louder and louder. We all gathered by the window to peek out. Soon the cause of the noise came into

view. It was a large grey object coming right over the snowdrifts directly towards our house.

As it approached the men rushed outside. The engine shut off and old Doc stepped out the door of the snowmobile, which boasted a Model T car motor, an enclosed body of welded metal windshield and even a back window. It had large lags, which pulled it over the snow. This was a wonder machine!

Bombardier, who had a garage in Mansonville at that time, built the machine for old Doc Gillanders. This snowmobile can now be seen at the Bombardier Museum in Valcourt.

Doc came inside and warmed himself before going into the bedroom. He examined Ross and stated he had pneumonia, which threw a scare into Mom. But Doc assured her Ross would be ok. "Keep him in bed and give him plenty of fresh air," he said. It was real strange to see the bedroom window raised an inch or two in the winter. But those were the orders. Also, Doc said to fan Ross to make him more comfortable. Mom left me at times to fan brother with a newspaper. However, mischievously, I occasionally nipped his nose as he was weak and irritable, it made him cry.

Regardless, Ross got well. Then it was my turn. I had severe earaches for days on end. One after the other formed an abscess and ran fluid. I sat by the box stove and wiped my ears as one does a runny nose. Mom had an ear syringe so she syringed my ears with a warm solution. Ouch! We survived.

But now a happier atmosphere surrounded everyone. It was finally spring. We checked every day or so to see if the pussy willows were out. Then later the may flowers and adder tongues would make an appearance. What a gorgeous time of the year!

There was always so much work to be done on a farm in the spring. The cows were freshening so that made more work. The men sent me out of the barn because a calf was going to be born. I asked Mom how the cow got her calf and Mom said she went to the woods to find it. I stood for hours by the window to see the cow go to find her calf, but I must have missed her as I left once to get a drink of water!

The season, which the men had discussed for such a long time, was here. It was now time to break a road to the sugar place. Dick and Prince, the team of horses, were hitched to the sled and coaxed to walk through the deep snow. They sank belly deep as they struggled on and on. Once Dick fell so the tugs on his harness had to be unfastened from the sled and Dad pulled on his bridle to urge him back up onto his feet. Luckily, his shoes had been removed before starting, as they were sharp. He could have corked himself with them!

However, at the end of the two days it took to break roads among the maple trees, the horses had only scratches on their legs, which left blood on the snow. The scratches were inflicted as they broke through the crust formed during the thaws of winter.

Early the next day after doing the barn chores Dad and the boy left to tap the trees. Dad drilled holes with a tapping bit. Robert followed with the team pulling the dray loaded with buckets and spout. Dick and Prince found it easier as they made the return trip the snow was packed. They co-operated stopping and starting commands. Robert leaped off the dray to hang buckets on the spouts, which Ross had hammered into the holes. Soon the men had several hundred tapped. In the afternoon we girls rode on the dray and helped hang buckets wherever we could manage to walk. The snow was deep, so our boots filled to their tops.

While the sap ran, it was on to the next job. The smoke stack was assembled and attached to the arch. It soon was jutting out of the sugarhouse roof ready for another season. The pans were adjusted on the arch and the sap storage vat, which sat upon a platform built higher than the arch was checked for holes and cleanliness. Sometimes wild animals chewed boards and left debris spread about. The gathering tub was loaded onto the dray ready to gather sap.

We all returned home for a hearty supper. Mother had made a batch of ginger snap cookies and baking powder biscuits. The house smelled great. We got to bed early as Dad said it would be real cold that night, which meant a good run of sap.

Sure enough the next day was a busy one. Some buckets were over half full of sap while the ones in the sun were running over. The men took their sap pails and emptied sap from the buckets into them, carried it back to the sled and poured the sap into the strainer of the gathering tub. Sometimes as they walked, one leg would break through the crust and sap spilled into their boots.

Often, Dad and the boys wore skis while gathering sap. It was real tricky to carry sap on skis and not spill it; also to stop abruptly when reaching the sled. Seldom did they don snow shoes as did some other farmers. It was more exciting on skis.

When the gathering tub was full, they headed for the sugarhouse to empty. The horses were driven up onto the rise built outside, making the tub equal height to the storage tank inside. The canvas hose on the tub was lowered, allowing the sap to flow freely into the trough leading to the storage tank. What a great sound! Like a babbling brook.

After several loads Dad stayed at the sugarhouse to start the fire in the arch. The wood had been cut and stored in the shed right after last season, and now it was real dry, and so burned furiously. Dad stoked the fire often, as he liked a roaring fire. Soon there was steam rising out the vents on the roof of the sugarhouse, the first steam of the season.

Dad's lunch was brought to him, as he couldn't leave. To complement the lunch he put eggs in a bucket and set the bucket in the pan of boiling sap to cook quickly.



Dick and Prince, the team of horses

Later Mother came up to the sugarhouse to see the first syrup as Dad syruped-off. He kept testing the thickening sap until it was just right. Then he lowered the spout on the pan to let the syrup run into a bucket. Boy it was hot! (Some syrup makers removed the sap before it was syrup, putting it onto a smaller rig or arch to finish boiling.)

As our maple bush didn't have much niter, Dad used cloth strainers instead of felt to strain the syrup. They had to be washed often so Dad

washed them in sap until later in the season when the streams thawed. Sometimes it was my chore to wash the strainers in the stream. It made me feel real grown up and also gave me a chance to play in the beautiful clear cool water.

Dad said, "Stand back so you won't get burned," as he brought the hot bucket of syrup to pour through the cloth strainer into a milk can. Mom filled a container to take to the house.

The following Sunday Mom boiled the syrup on the wood stove. "Get a small dipper of snow," Mom said, "so I can see if the syrup is ready." It was thick enough to stay on top of the snow. We got pans of snow and packed it down. Mom poured the hot syrup over the snow. Older brother, Fred and his wife had been invited for sugar on snow, so now we all dug in. We filled small bowls with the leftover syrup and stirred until it grained. Then we dropped spoonfuls of it on wax paper and filled tiny tins, which we left to cool and harden. Yum! Yum! Sugar cakes.

We got several more days of good sap weather, then it slowed down. Dad said we needed a storm to wet the trees. The next night it started to snow big fluffy sugar snow. It was stuck to the trees when we got up in the morning.

During the day it warmed up, making more sap, which made Dad happy. However, later in the week it rained and because we didn't have covers on the buckets, the sap was diluted and they had to be emptied. This was a tedious job, but with all hands helping it was done quickly.

Dad decided to bring syrup down to the house as there was no sap to gather or boil. The boys helped hold it on the dray and placed it on the veranda. It was a sweet, sticky mess as they

dipped syrup from the milk cans to fill the syrup cans. "Watch out for the washing," Mom said. Mother had washed the woollen mitts and they were spread about the veranda to dry. There was also a woollen sweater for each man, except Ross, on the line drying. While Ross was grinding turnips for the cows, with a large turnip grinder, his hand knit sweater had fallen in with the turnips and had been ground to shreds.

Now that the syrup was canned, it was crated in wooden crates ready to be shipped to Ontario and parts of the States. Dad took the syrup to the Highwater train station. On arrival, he was notified that the chickens Mom had ordered from Tweedle's had arrived. The chickens were put in cardboard boxes behind the kitchen stove. They were fed, watered and cleaned, remaining in the kitchen for three weeks. Just more work right during the busy sugar season.

There was a "freeze up", so Dad had to go to the sugarhouse to build a fire in the sugar rig, to keep the pipes from freezing and bursting. It warmed up again and the sap ran. But the syrup was darker and Dad said it would be the last and might taste of the buds, which were forming on the trees. The sap drizzled for a day or two. Dad made dark syrup, which he later boiled down on the finishing rig until it was real thick. Mom stirred the syrup to make it grain into sugar. It was then put into containers to be used for baked beans, pickles and baking. It made yummy rag muffins and was good on warm bread.

"I guess that is it for this year, Henry and I were right this time. It was a great season. We made more syrup than usual," boasted Dad. "Now it is time to clean up," he added. The smoke tack was dismantled and the pans washed. Buckets were gathered, along with the spouts. It was warm and the snow about gone. The mud was knee deep in places. It

was fun to be in the sugar bush and hear the streams flowing. The hillsides were matted with may flowers and violets, while the adder tongues competed for colour.



**Buckets bottom side up
on the grass to dry**

The buckets were drawn down on the dray to the house waiting for a sunny day without wind to be washed. The day had arrived. The finishing rig was put outside by the shed, and a fire built. Dad asked the boys to fill the pans with water. Soon the water was real hot.

Mom and Sis set washtubs on the table, which the men had fashioned by placing an old door across saw horses. They filled the tubs with hot water and started scrubbing the buckets. Dad rinsed them in scalding water. Then the buckets were scattered bottom side up on the grass to dry. The boys knocked the stacks of buckets apart and brought them to Mom and Sis and we little ones put them to dry. It was like a chain gang. When the buckets were dry, they were again stacked together and carried to the shed chamber to await another sugar season. The spouts were boiled, dried and stored away.

Phew! We were glad to have finished that job. But – no time to relax. Dad had to repair fences. The cows were anxious to get outside. They had been tied up all winter and now they could smell the grass just waiting to be nibbled. They bellered and pulled at the stanchions. Wait up cows. Give us a break

Le totem du quai de Vale Perkins

**par
Jean-Louis Bertrand**

Pour mieux saisir la signification du totem implanté au quai de Vale Perkins, à Potton, nous avons rencontré son auteur, Paul Straton, et fait des recherches sur les symboles utilisés par les Abénaquis que nous retrouvons dans la sculpture.

Les Abénaquis qui ont transité par le territoire de Potton n'utilisaient pas la sculpture totémique pour symboliser leur spiritualité. Ce sont les Haïdas, nation amérindienne de la côte Ouest de l'Amérique du Nord, qui ont développé ce beau et puissant moyen de communication, et ce, il y a plus de 1000 ans avant la naissance de Jésus-Christ. Ces totems peuvent être classés en trois catégories : ceux qui représentent les symboles d'une famille ou d'un clan; ceux qui commémorent un événement ou symbolisent la mythologie des Haïdas; ceux qui célèbrent une personne décédée. Richement décorés de multiples sculptures, ces mâts sont constitués de représentations des animaux naturels ou surnaturels. S'y retrouvent également des représentations de phénomènes naturels ou d'éléments de la culture matérielle et spirituelle des Haïdas. Bill Reid et Jim Hart, de la Colombie-Britannique, sont les deux artistes haïdas contemporains les plus reconnus pour la beauté de leurs sculptures. Adopté par les Abénaquis d'Odanak, cet art se retrouve maintenant au cœur de leur communauté. Deux totems sont placés de part et d'autre de l'autel de l'église Saint-François-de-Sales d'Odanak, œuvres de Claude et Adrien Paradis.

Paul Straton est l'auteur du totem de Vale Perkins. Ce Pottonais d'origine abénaquise a séjourné dans l'archipel Haida Gwaii, en Colombie-Britannique, où vit une importante

communauté haïda. De retour, il a décidé de symboliser la spiritualité des Abénaquis en utilisant l'art haïda. Son thème : la médecine abénaquise et l'importance de la spiritualité pour assurer la guérison du corps et de l'esprit.

Regardons les détails de cette œuvre avant d'en découvrir l'ensemble. Au sommet, un aigle enserrant un poisson.



Tabaldak, le créateur dans la mythologie des Abénaquis, fait de l'aigle son incarnation dans *La légende des oiseaux* :

« Tu seras mon symbole. Tu voleras très haut pour tracer le cercle sacré. J'y mettrai toute ma puissance et mes enfants le verront. Tu seras le seul animal à regarder le soleil bien en face. On t'appellera l'AIGLE. Et pour s'en rappeler, chaque fois qu'un de mes enfants plantera un poteau dans le sol pour y graver ses symboles et ses totems, tout en haut il placera tes ailes pour me symboliser. Tu seras un guide pour mes enfants. Telle est ta volonté mon bel oiseau et telle est ma volonté. »

Le poisson est un aliment de base des Abénaquis, peuple venu de l'Est, des côtes de l'Atlantique, qui maîtrise l'art de la pêche depuis toujours. Le peuple Waban-aki d'Odanak utilise comme emblème

clanique l'esturgeon jaune, kabassa en langue abénaquise, symbole de longévité, de force et de profondeur spirituelle.

Sous l'aigle et le poisson, se trouve une chouette, Kúkúkwes. Elle est la protectrice de la connaissance sacrée et représente le détachement et le changement. Elle nous enseigne la sagesse de transformer nos points faibles en points forts. C'est aussi le symbole du mont Owl's Head, qui domine le quai de Vale Perkins.



Sous la première chouette, on en voit une deuxième, très colorée aux ailes déployées. Elle prend son envol pour protéger notre sommeil et nos rêves.





Au centre du totem, sous la seconde chouette, le corbeau, Kchimkasas. Il est le messager. Dans les légendes abénaquises, il est dit que durant l'âge ancien, lorsque l'homme ne faisait qu'un avec l'animal, l'Abénaquis a commencé par nommer l'esprit des animaux et des plantes pour ensuite nommer le reste; pour cette raison, les noms d'animaux servent souvent de racines aux mots qui désignent ce qui est inanimé et subtil.

Dans les enseignements autochtones, le noir représente bien des choses, mais pas le mal. Le noir peut exprimer la quête de réponses, le vide ou la voie du spirituel, de l'immatériel. Le bleu noir du corbeau, son irisation, évoquent la magie de la noirceur qui, en opérant une transformation des formes et des contours, engendre l'éveil.

Le corbeau est le gardien des rituels de magie ainsi que de la guérison. Dans tout cercle de guérison, le corbeau est présent. Ce grand oiseau noir guide la magie de la guérison. Il dirige le changement de conscience qui amène une nouvelle réalité et fait disparaître le malaise ou la maladie. Il va cueillir, dans le vide du Grand mystère et dans la corne d'abondance, un nouvel état de santé.

Le corbeau est le messager qui transporte tous les courants d'énergie nécessaires pour que les rituels atteignent les résultats voulus. Par exemple, si s'organise une cérémonie pour envoyer courage et force vers une région sinistrée, le corbeau transmettra ce courant d'énergie. Il s'assurera que les gens de cette région dévastée ressentent l'intérêt et l'appui de ceux qui ont participé à la cérémonie.

Des légendes autochtones racontent que le corbeau a créé la lumière, le feu et l'eau. Ce héros culturel peut être facilement reconnu par son bec droit. Le corbeau symbolise l'intelligence et détient la Magie; cette dernière est puissante, car elle nous permet d'apprendre à connaître nos peurs intimes, afin de favoriser un changement de conscience. Le corbeau est le messager de notre inconscient, ou encore de l'inconnu. Il est porteur de magie. C'est le messager de l'au-delà; grâce à lui, on peut soigner et guérir à distance. La force du corbeau peut nous aider à changer et à entrer dans le grand secret. Le corbeau nous incite à regarder dans le grand vide noir pour trouver des réponses à nos questions.

Les plumes de corbeau servent aussi tout simplement comme éléments d'appât pour la pêche!



Le corbeau domine un visage blanc symbolisant l'arrivée des Européens.



Suit l'ours, gardien de la médecine amérindienne et vénéré par les Abénaquis. L'ours représente le courage et la force. Guérisseur, il favorise l'équilibre et l'harmonie. C'est le Grand-père de la nation; soutenant la communauté, il apporte la stabilité, l'enthousiasme, la persévérance, la sagesse, le rajeunissement.



Et soutenant le tout, le castor, symbole de la détermination et du travail. Il représente le changement et l'agilité. Son sens aigu de la famille et du chez-soi nous enseigne la nécessité de l'esprit d'équipe et de l'harmonie pour atteindre un objectif.



Le totem est un cercle de vie, sans commencement ni fin, représentant les quatre saisons qui le forment en se succédant. Il symbolise aussi l'interdépendance des différents aspects de la vie et la relation perpétuelle entre tous les êtres, animés ou inanimés. C'est aussi un arbre. Le grand créateur, Gluskonda, a sculpté les Abénaquis dans le frêne.

Les quatre couleurs du totem représentent les quatre dimensions de la culture des Premières nations. Le blanc, la spiritualité; le jaune, le psychique; le rouge, l'émotion; le noir, l'organique. Le jaune est aussi la couleur de l'esturgeon, symbole des Abénaquis d'Odanak. Le chiffre quatre est magique; associé à l'harmonie, il est présent dans la roue de la médecine amérindienne. Il renvoie aux quatre

directions, le Nord, le Sud, l'Est et l'Ouest, et aux peuples qui y sont associés. Chaque direction a une dimension symbolique et une couleur particulière, changeante selon les nations. Ce chiffre symbolise aussi les quatre règnes, le végétal, l'animal, le minéral et l'être humain et, surtout, les quatre périodes de la vie humaine, la naissance, l'enfance, l'âge adulte, la vieillesse.

À la fois complexe et plein de significations à découvrir, ce totem nous fascine.

Sources

La légende des oiseaux, anonyme, lespasseurs.com

La spiritualité abénaquise, texte de Nicole O'Bomsawin, ipir.ulaval.ca

Les Amérindiens et les animaux, amérindien.emonsite

Les animaux et leurs messages, francoise1.unblog.fr

Owl's Head, Association du patrimoine de Potton, 2010

Sur la trace des premiers occupants, mccord-museum.qc.ca

Totem à Vale Perkins, Potton.ca

Chroniques – Chronicles

La démocratie à Potton L'élection de 1804

Recherche de Jean-Louis Bertrand

Cette chronique trace le portrait des élus ayant représenté Potton au Parlement du Québec depuis les premières élections de 1792 et au Parlement du Canada à compter de 1867. Elle présentera aussi le résultat des élections municipales à partir de la constitution en municipalité du Canton de Potton, en 1855. Et ce, avec une mise en contexte historique.

Cette quatrième évocation porte sur l'élection de 1804 et la quatrième législature du Parlement du Bas-Canada du 9 janvier 1805 au 27 avril 1808.

Les quatrième élections du Bas-Canada, nom du Québec à l'époque, se déroulent du 18 juin au 6 août 1804. Le territoire du Canton de Potton est partie intégrante du comté de Richelieu. Rappelons que c'est au cours de la deuxième législature que le Township of Potton a été créé par un édit du roi d'Angleterre Georges III, sanctionné le 31 octobre 1797.

Les mêmes partis s'affrontent : le Parti britannique, aussi appelé par ses adversaires le Parti des bureaucrates ou encore le Parti tory, et le Parti canadien, qui deviendra en 1826 le Parti patriote. Le poste de gouverneur est occupé depuis le 30 juillet 1799 par Sir Robert Shore Milnes. Celui-ci sera remplacé le 5 août 1805 par M. Thomas Dunn, nommé administrateur du Bas-Canada en l'absence de Sir Milnes. Au cours de cette quatrième législature, soit le 24 octobre 1807, Sir James Henry Craig sera assermenté à titre de gouverneur.

Les élections générales de 1804 sont très contestées, avec, comme auparavant, force bagarres, diffamations et insultes. Le résultat du vote confirme la prépondérance du Parti canadien avec 29 élus, deux de plus qu'en 1800. Le Parti britannique compte 20 élus, et un député siège comme indépendant. Rappelons que de 1804 à 1808 le Conseil législatif, dont les membres sont nommés à vie par le gouverneur, compte 13 conseillers, dont 12 du Parti britannique et un indépendant.

Ce sont Louis Bourdages et Louis Brodeur qui sont élus députés dans le comté de Richelieu.

Louis Bourdages, 1764-1835

Il est né le 5 juillet 1764 et baptisé le 6 dans la paroisse Notre-Dame-de-l'Annonciation, à L'Ancienne-Lorette, sous le prénom de Louis-Marie, fils de Raymond Bourdages (Bordage), chirurgien et commerçant, et d'Esther Leblanc.

Après ses études au Petit Séminaire de Québec de 1777 à 1784, il exerce d'abord le métier de marin au long cours. En 1787, nous le retrouvons marchand à Québec. Le 9 octobre 1787, il y épouse Louise-Catherine Soupiran, fille de Charles-Simon Soupiran, chirurgien, et de Marie-Louise Roussel. En 1790, il s'établit à Saint-Denis, sur le Richelieu, où il cultive la terre. En 1800, il entreprend un stage de notariat et reçoit sa commission en 1805. Notaire, il est aussi agent seigneurial et officier de milice, à titre d'aide-major. Grâce à sa richesse foncière, sa culture et ses alliances, il réussit à se hisser au premier rang de sa communauté. Son ascension sociale s'inscrit aussi dans le contexte de la montée des professions libérales dans la société du Bas-Canada, au début du XIX^e siècle, et de

l'élaboration au sein de cette société d'une idéologie libérale et nationaliste.

Membre très actif du Parti canadien, il participe à la fondation du journal *Le Canadien* en 1806. Pendant la guerre de 1812, il prend part à la défense du Bas-Canada contre l'invasion américaine à titre de major de milice de Saint-Denis. En reconnaissance de son service militaire, il est nommé surintendant des postes de relais en 1814.

Élu député de Richelieu en 1804, réélu en 1808, en 1809 et en 1810, il appuie le Parti canadien durant ces quatre mandats. Il est défait dans Richelieu en 1814, mais l'élection est annulée. Défait de nouveau dans Richelieu à l'élection partielle du 8 mars 1815, il est élu dans Buckingham à l'élection partielle du 13 mars 1815. À l'élection de 1816, il est défait dans Buckingham, mais s'y représente en 1820 et remporte l'élection. Il est réélu en 1824, puis en 1827. En 1830, il est élu dans Nicolet et appuie toujours le Parti patriote. Il est un membre influent du comité de rédaction des 92 résolutions qui seront la source de la rébellion de 1837-1838. Réélu en 1834, il décède en fonction à Saint-Denis, le 20 janvier 1835, à l'âge de 70 ans et 6 mois, et est inhumé dans l'église paroissiale, le 23 janvier 1835.

Il est le père de Rémi-Séraphin Bourdages, élu député de Rouville en 1830 et qui appuie aussi le Parti patriote. Sa fille épousera un fils de Charles-Benoît Livernois, député de Richelieu de 1800 à 1804 qui appuyait le Parti canadien.

Louis Brodeur, 1775-1860

Il naît, peut-être à Saint-Charles-sur-Richelieu, vers 1775. Il est le fils d'Alexandre Le Brodeur, cultivateur, et d'Angélique Lussier. Il est aussi désigné sous le patronyme de Le Brodeur.

Élu député de Richelieu en 1804, il prend part aux votes de deux sessions et appuie le Parti canadien. Il ne se serait pas représenté en 1808. Le 29 février 1808, il épouse dans la paroisse Saint-Charles, à Saint-Charles-sur-Richelieu, Marie-Josephte Plamondon, fille de Joseph Plamondon, marchand, et de Marie-Madeleine Déranlau. Il participe à la guerre de 1812 contre l'invasion américaine à titre de lieutenant dans la milice.

L'armée britannique l'arrête en novembre 1837 pour avoir distribué des cartouches aux patriotes rebelles. Il est relâché le 28 juin 1838.

Il décède à Saint-Charles-sur-Richelieu, le 4 juillet 1860, à l'âge d'environ 85 ans et est inhumé dans le cimetière paroissial, le 6 juillet 1860.

L'administrateur du Bas-Canada, Thomas Dunn (1729 – 1818), seigneur de la seigneurie de Mille-Vaches

De 1805 à 1807, c'est un administrateur, Thomas Dunn, qui remplace le lieutenant-gouverneur Robert Shore Milne. Né en 1729 à Durham en Angleterre, il décède le 15 avril 1818 à Québec. Homme d'affaires, seigneur, fonctionnaire, juge et administrateur colonial britannique, il épouse le 27 novembre 1783 Henriette Guichaud, veuve de Pierre Fargues. Ils ont trois fils, Thomas, William et Robert.

De sa jeunesse en Angleterre, on ne sait à peu près rien. Il arrive au Canada juste après la conquête britannique et voit dans ce pays plusieurs occasions de faire des affaires. Dès septembre 1762, avec son associé John Gray, il obtient du gouverneur James Murray un bail qui lui donne le monopole de la traite des fourrures et de la pêche de La Malbaie jusqu'à Sept-Îles.

Il achète la seigneurie de Mille-Vaches, sur la rive Nord du fleuve Saint-Laurent en aval de Tadoussac, le 23 février 1764 et en devient par le fait même le seigneur. Cette seigneurie est maintenant intégrée dans la municipalité de Longue-Rive. Le nom de Mille-Vaches vient probablement de l'abondance de vaches marines ou marsouins dans l'estuaire du Saint-Laurent.

En 1770, son associé et ami William Grant prend pour femme Marie-Anne-Catherine Fleury Deschambault, qui est l'arrière-petite-fille de l'explorateur Louis Jolliet. Elle a des droits seigneuriaux à l'île d'Anticosti et aux îles Mingan. William Grant devient ainsi légalement le seigneur d'Anticosti. Ces relations familiales permettent à Dunn, Grant et un autre associé, Peter Stuart, d'obtenir un bail à ferme sur Anticosti et la côte de Mingan pour exploiter la pêche et la chasse au phoque pendant 15 ans, à partir de 1772. Plus tard, mais avant 1789, le trio réussit à devenir propriétaire de la presque totalité des deux seigneuries de l'île d'Anticosti et de Mingan. Par contre, Dunn n'arrive pas à conserver son monopole d'exploitation des terres de la Couronne, obtenu en 1762.

À partir de 1767, Thomas Dunn investit aussi dans les Forges du Saint-Maurice, y conservant un intérêt jusqu'en 1772. Dunn consacre moins de temps aux affaires à partir de 1790, mais il reste néanmoins actif jusque vers 1808, spéculant sur plusieurs terres et bâtiments. Il prête également de l'argent à diverses personnes, notamment 1000 livres à M^{gr} Plessis. Vers 1796, il devient l'unique propriétaire du canton de Dunham, et est propriétaire ou copropriétaire d'autres seigneuries et cantons en plus de détenir la Cape Diamond Brewery de Québec. Grâce à toutes ces activités et aux bénéfices qu'il retire de ses fonctions officielles, sa situation financière est florissante.

L'administration gouvernementale

Parallèlement à son activité économique, Thomas Dunn est très actif dans les affaires publiques de la colonie. Il est juge de paix dès 1764 dans les districts de Québec et de Montréal, puis l'ensemble du Bas-Canada, et cela jusqu'en 1815. Procureur du roi dans des affaires de succession, les liens qu'il noue avec le secrétaire de la province Hector de Cramahé lui permettent d'accéder au poste de receveur général en 1770. En 1775, il devient membre du Conseil législatif du Bas-Canada et membre du Conseil privé du gouverneur, l'année suivante. Il est également nommé juge, progressant jusqu'à la Cour d'appel en 1788.

De juin 1785 au printemps 1787, Dunn prend une pause de ses diverses fonctions pour séjourner en Angleterre; il fait de même en 1801-1802.

Lors de la mise en application de la nouvelle constitution en 1792, Thomas Dunn est membre et même doyen d'âge du Conseil législatif et du Conseil exécutif du Bas-Canada. À ce double titre, il participe de près à toutes les grandes décisions de l'époque. En août 1805, comme président du Conseil exécutif, c'est lui qui devient administrateur du Bas-Canada lors du départ du lieutenant-gouverneur Robert Shore Milnes, et ce, jusqu'à l'arrivée du nouveau gouverneur James Henry Craig, en octobre 1807.

Une fois de plus, il réussit à rester au-dessus de la mêlée lors des conflits féroces entre les partis canadien et britannique à la Chambre de l'assemblée. La querelle des prisons en est un bon exemple. En comité plénier, l'Assemblée législative décide, vu l'état lamentable des prisons, de construire deux prisons, l'une à Québec, l'autre à Montréal. Les Canadiens français veulent taxer le commerce, les marchands anglais suggèrent de taxer la propriété terrienne. Le vote favorise les

Canadiens français, mais déjà les Anglais songent à remédier aux déficiences du système parlementaire qui les défavorise. La loi est sanctionnée le 25 mars 1805. Le 7 mars 1806, le débat reprend à l'Assemblée après que la *Gazette* de Montréal et, trois jours plus tard, le *Quebec Mercury* eurent publié des articles dénonçant la loi des prisons. Londres n'interviendra pas et la loi ne sera pas désavouée. L'Assemblée émet des mandats d'arrêt et des citations à comparaître contre les rédacteurs en chef de la *Gazette* de Montréal et du *Quebec Mercury*. Cet épisode marque le commencement de l'ingérence des journaux dans la politique, mais surtout une opposition à jamais marquée entre francophones et anglophones.

La traduction en français des procédures en vigueur à l'Assemblée crée aussi une division. Le président de l'Assemblée, Jean-Antoine Panet, se prononce en faveur. L'administrateur Dunn, prudemment, reporte la décision jusqu'à ce qu'un gouverneur nommé officiellement par Londres soit en poste. L'année 1806 se termine par la fondation, à Québec, du journal *Le Canadien* de tendance libérale et nationaliste pour répondre aux attaques du *Mercury* et défendre les intérêts des Canadiens contre les marchands anglophones. Les insultes et les insinuations malveillantes fleurissent de part et d'autre par journaux interposés. Le *Quebec Mercury* ne cesse, en particulier, de plaider en faveur de l'assimilation des Canadiens français après plus de 40 ans de domination britannique, et *Le Canadien* accuse la petite clique de privilégiés anglophones de vouloir angliciser les Canadiens et de les livrer aux Américains.

En 1806 également, la couronne britannique rate une occasion unique de soumettre l'Église catholique à la juridiction royale, une réforme préconisée durant la période de 1793 à 1805 par l'évêque anglican Jacob Mountain, le lieutenant-gouverneur Milnes, le procureur

général Jonathan Sewell et le greffier du Conseil exécutif de la colonie, Herman Witsius Ryland. Le 17 janvier 1806, l'évêque catholique Pierre Denaut meurt. Malgré la fureur de Ryland, et en l'absence de Milnes, Mountain et Sewell qui étaient tous trois en Angleterre, Dunn rend un immense service à l'Église catholique en acceptant Joseph-Octave Plessis comme évêque de Québec, le 25 janvier, et Bernard-Claude Panet à titre de coadjuteur quelques jours plus tard, sans en référer au gouvernement britannique. Dunn affirme avoir fondé sa décision sur les précédents en la matière. Les bonnes relations existant entre Dunn et Plessis ont sûrement joué un rôle important.

La confiance et l'estime universelle envers Dunn et son statut de membre sénior du Conseil exécutif expliquent pourquoi il a, de nouveau, présidé à la destinée du Bas-Canada de juin à septembre 1811, entre le départ du gouverneur James Henry Craig et l'arrivée de son successeur, Sir George Prevost.

Outre ses nombreuses activités commerciales et civiles, Dunn a agi à titre de trésorier du Comité de secours pour les pauvres protestants, en 1768, et du Comité pour aider les pauvres du Québec, en 1769. Il a également souscrit au fonds de secours pour les pauvres en 1784 et en 1818. Il a été membre de l'Agriculture Society in the District of Quebec de 1789 à 1793, et de la Quebec Fire Society de 1790 à 1815. Il fut l'un des membres fondateurs du fonds pour soutenir la guerre que la Grande-Bretagne a menée contre la France révolutionnaire de 1798 à 1802. Il a contribué au Fonds de Waterloo en 1815.

Sources

Chabot, Richard. « Bourdages, Louis », *Dictionnaire biographique du Canada*, biographi.ca.

Chronologie de l'histoire du Québec, infinet.net/histoire/quebech2-a.htm.

« Lemieux, Frédéric ». *Dictionnaire des parlementaires du Québec de 1792 à nos jours*, Les Publications du Québec, 3^e édition, 2009, 842 pages, p. 114, 125 et 267.

Tousignant, Pierre et Jean-Pierre Wallot. « Dunn, Thomas », *Dictionary of Canadian Biography*, volume 5, University of Toronto/Université Laval, 1983.

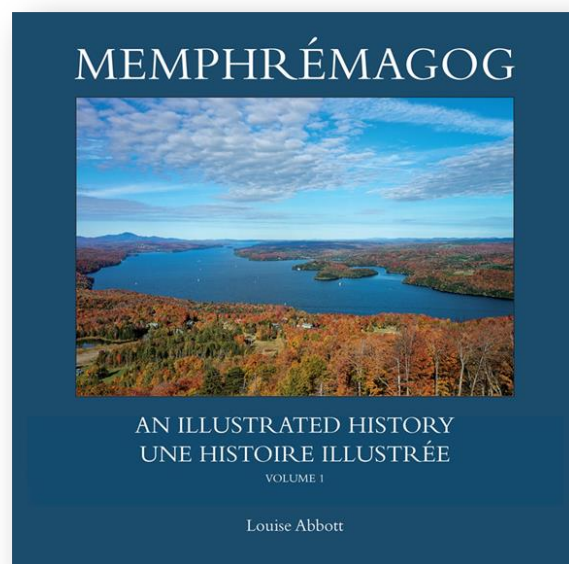
Wikipédia, Quatrième législature du Bas-Canada

Wikipédia, Thomas Dunn

Lire l'histoire

The Memphrémagog An Illustrated History Une histoire illustrée

présenté par l'auteure,
Louise Abbott



Il y a plus de dix ans, j'ai découvert le livre *Thoreau's Country: Journey through a Transformed Landscape* dans une librairie du New Hampshire. L'auteur, David Foster, y comparait le paysage de la Nouvelle-Angleterre tel qu'observé par le naturaliste Henry David Thoreau avec le même paysage près de 150 ans plus tard. Je fus intriguée et inspirée. Je trouvai par la suite d'autres livres sur l'histoire des paysages américains, notamment des essais avant-gardistes de John Brinkerhoff Jackson. La découverte d'études canadiennes similaires prit plus de temps : en effet, l'histoire des paysages est une discipline qui s'est implantée très lentement au Canada.

J'ai commencé à penser à la transformation que j'avais observée au lac Memphrémagog tout au long de ma vie, y compris l'impact que ma propre famille avait eu sur le paysage en tant que propriétaires de chalet, propriétaires-cultivateurs et promoteurs immobiliers, tout consciencieux que nous ayons pu être. Je me demandais à quoi le lac et ses rives pouvaient bien avoir ressemblé avant notre arrivée.

J'ai alors décidé de produire un livre qui retracerait les origines de la région de Memphrémagog et qui étudierait la manière dont les forces humaines et naturelles l'avaient transformée. J'étais consciente des défis qui m'attendaient à vouloir esquisser l'intervention humaine: le lac, après tout, est partagé entre deux pays aux histoires interreliées, mais distinctes, qui ont eu différents effets sur l'environnement.

D'autres projets se sont intercalés et ce ne fut qu'en 2011 que j'ai finalement commencé la recherche pour cette histoire illustrée du paysage. Pendant trois ans, j'ai exploré la région de Memphrémagog à pied, en bateau, en voiture et en avion, à la recherche de signes du passé. J'ai enregistré les souvenirs de nombreux résidents de longue date, tant permanents que saisonniers, dont mes amis

d'enfance. J'ai aussi consulté biologistes, géographes, géologues et autres chercheurs. J'ai consulté des livres et des journaux historiques et contemporains; j'ai exploré nombre de cartes, d'actes notariés, de journaux intimes et de lettres trouvés en ligne, dans des archives locales ou auprès de particuliers. Seule ou avec mon co-photographe, Niels Jensen, j'ai photographié le lac et ses rives sous de multiples perspectives et j'ai recréé des scènes modernes inspirées d'images archivées que je collectionnais.

Au fur et à mesure que ma recherche avançait, il devint clair que deux volumes seraient nécessaires pour atteindre mon objectif. Dans le premier volume, j'ai documenté les activités de subsistance ou commerciales – comme l'agriculture, la pêche, la chasse, l'industrie forestière, la fabrication de produits en bois et les industries extractives – qui transformèrent la nature sauvage en « paysage fonctionnel ». J'ai aussi documenté la manière dont ces activités ont disparu, ont diminué ou se sont métamorphosées, et la manière dont les activités de loisir se sont développées, entraînant la création d'un « paysage récréatif ». J'ai décrit les anciens moyens de déplacement et les infrastructures de transport qui avaient servi aux habitants du paysage fonctionnel et qui ont été adaptés pour les résidents du paysage récréatif en pleine évolution. J'ai conclu avec un survol des peintres historiques qui ont influencé la perception qu'avait le public de la région de Memphrémagog, la dépeignant souvent comme un paradis.

Dans le second volume, j'examinerai plus en détail le paysage récréatif qui commença à prendre forme dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. C'est à ce moment-là que les touristes ont découvert le lac et que les familles fortunées sont arrivées de Montréal pour ériger de magnifiques bâtiments sur les rives du lac et enjoliver leur *pleasure grounds*.

(terrain de jeu), comme le formula l'auteur E. Harrington en 1864. Ces touristes et ces propriétaires fonciers ont ouvert la voie à d'innombrables autres vacanciers et propriétaires venus de la ville, comme ma propre famille, et ont laissé leur marque dans la région.

J'espère qu'en fournissant une meilleure compréhension du rôle joué par les humains dans la transformation des paysages de la région de Memphrémagog, *Memphrémagog: une histoire illustrée* va contribuer à considérer la nécessité de conserver le lac et son rivage.

Brinckerhoff Jackson. It took much longer to find any comparable Canadian studies: the discipline of landscape history has taken hold very slowly in Canada.

I began to reflect on the transformation that I had witnessed at Lake Memphremagog during my lifetime, including the impact that my own family had had on the landscape as cottagers, gentlemen farmers, and developers, albeit conscientious ones. I wondered how the lake and lakeshore had looked long before our arrival.

I resolved to produce a book that would trace the origins of the Memphremagog region and



Le Soir, sur le lac Memphrémagog - 1863 – Albert Fitch Bellows (1829-1883)

More than ten years ago, I came across *Thoreau's Country: Journey through a Transformed Landscape* in a New Hampshire bookstore. The author, David Foster, compared the New England landscape that naturalist Henry David Thoreau had observed with the same landscape nearly 150 years later. I was intrigued and inspired. I tracked down other books of American landscape history, including pioneering essays by John

then examine the ways in which natural and man-made forces have altered it. I was aware of the challenges to be faced in charting human intervention: the lake, after all, is shared by two countries with two intertwined, yet distinct, histories that have had differing effects on the environment.

Other projects intervened; it was not until 2011 that I finally started the research for this

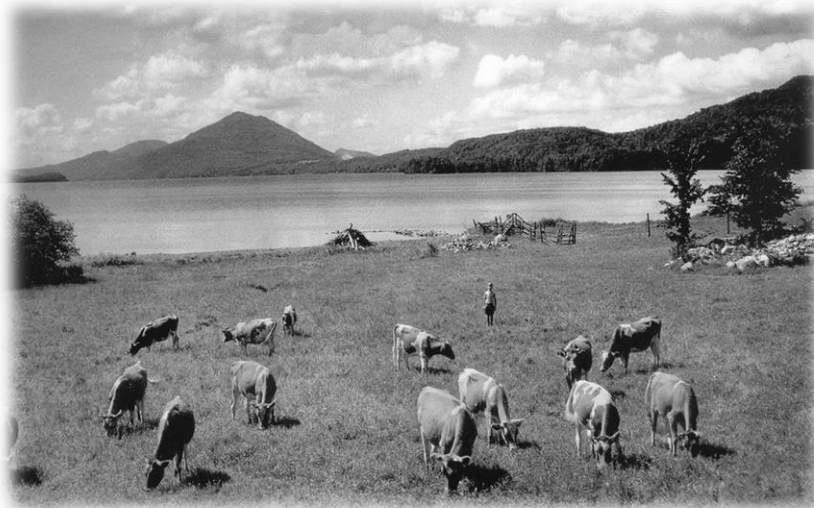
illustrated landscape history. Over the course of three years, I explored the Memphremagog region by foot, by boat, by car, and by plane, searching for evidence of the past. I recorded the recollections of numerous longstanding permanent or seasonal residents, including childhood friends. I also consulted biologists, geographers, geologists, and other researchers. I pored over historical and latter-day books and newspapers as well as maps, deeds, diaries, and letters that I found online, in local archives, or in private hands. Working alone or with my co-photographer, Niels Jensen, I photographed the lake and lakeshore from multiple perspectives and created modern-day views of scenes in archival images that I collected.

As my research material grew, it became clear that two volumes would be necessary to achieve my goal. In the first volume, I have documented subsistence or commercial activities – farming, fishing, hunting, logging, wood products industries, and extractive industries – that shaped the wilderness into a "working landscape". I have also traced the way in which these activities disappeared, dwindled, or metamorphosed, and leisure-time activities gained ascendancy. I have described

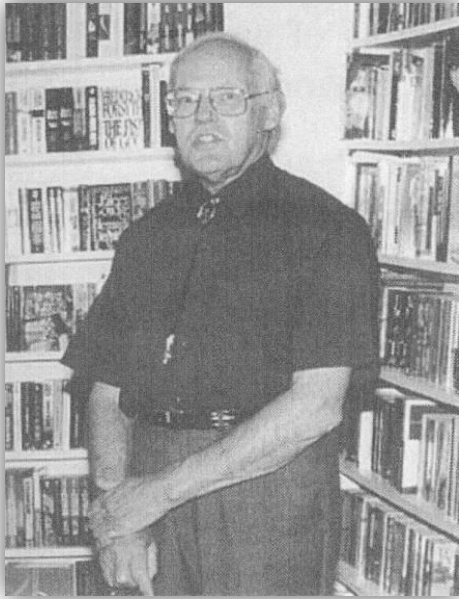
early modes of travel and infrastructure that served inhabitants of the working landscape and were adapted for residents of the evolving "recreational landscape." I have concluded with a survey of historical painters who have influenced the public perception of the Memphremagog region, often portraying it as a paradise.

In the second volume, I shall look more closely at the recreational landscape that began to take shape in the mid-nineteenth century. It was then that tourists discovered the lake, and wealthy families arrived from Montreal to erect handsome buildings on the lakeshore and adorn "their pleasure grounds," as author E. Harrington put it in 1864. Those tourists and estate owners were the forerunners of countless other vacationers and landowners from the city, including my family, who have left their mark on the region.

It is my hope that in providing a better understanding of the role that humans have played in shaping the landscape of the Memphremagog region, *Memphrémagog: An Illustrated History* will contribute to an appreciation of the need to conserve the lake and lakeshore.



Vers 1930. La ferme Roswell avec Owl's Head en arrière-plan
Circa 1930. The Roswell Farm and Owl's Head in the distance



Peter F. C. Downman 1928-2014

Dear Peter,

You did not tell us you were leaving so soon! We miss you a lot because you have been a most important person to all of us, and a most likeable friend. We are very sorry you had to leave for another world.

You joined Potton Heritage Association in its early days and became a member of the Board of Directors in 1995, a seat you kept until 2008. During these years, when I chaired the Association, you participated in the various activities of the Association, including excursions to the White archaeological site, hikes to the top of Owl's Head and to Mount Pinnacle in Frelighsburg, just to name a few.

You participated as well in several other social and cultural events which the Association held.

During these years, you played a major role in the promotion of our heritage, by assisting me with several heritage brochures, and the English version of ten heritage panels in Mansonville. You also capably looked after the historical archives at the Legion Memorial Library, including obituaries. Not only did you collaborate with the Brome County Historical Society in its valuable series *Yesterdays of Brome County*; but you also contributed to the publication of the Association's book celebrating the bicentennial of Potton's founding in October of 1797: *Potton d'antan, Yesterdays of Potton*, published in 1997.

In 2010, our Association nominated you to receive the Marion Phelps Award, given by the Quebec Anglophone Heritage Network.

This summary of your contribution to the history and heritage of Potton illustrates your deep commitment that we shall now miss.

With my profound gratitude,

Gérard Leduc,

Founding President of the Potton Heritage Association

Cher Peter,

Tu ne nous as pas prévenus que tu partirais si tôt! Tu nous manques déjà, parce que tu as été un personnage important parmi nous et, en plus, un ami des plus sympathiques. Nous regrettons profondément que tu sois parti pour un autre monde.

Membre actif de l'Association du patrimoine de Potton, tu as signé ta carte de membre dès les débuts de l'Association, puis tu t'es joint au conseil d'administration en 1995, au sein duquel tu as conservé un siège jusqu'en 2008. Durant ces années où je présidais l'Association, tu as participé aux diverses activités de l'APP : excursions au site archéologique White, randonnées pédestres au sommet du mont Owl's Head et du mont Pinacle, à Frelighsburg, pour n'en nommer que quelques-unes. Tu t'es intéressé à de nombreuses autres activités socioculturelles de l'Association.

Tu as joué un rôle majeur dans la promotion de notre patrimoine en m'assistant dans la rédaction de plusieurs publications et de la version anglaise des dix panneaux d'interprétation du patrimoine installés, en 2005, dans le village de Mansonville. Tu as assuré efficacement le maintien des archives historiques de la bibliothèque de la Légion, y compris les notices nécrologiques.

Tu as non seulement collaboré avec la Société d'histoire du comté de Brome pour sa précieuse série de volumes *Yesterdays of Brome County*, mais tu as aussi contribué à la publication, en 1997, du livre de l'Association célébrant le bicentenaire de la



Peter F. C. Downman 1928-2014

fondation de Potton, en 1797 : *Potton d'antan, Yesterdays of Potton*.

En 2010, l'Association a soumis ta candidature au prix Marion Phelps, décerné par le Quebec Anglophone Heritage Network.

Ce résumé de ta contribution à l'histoire et au patrimoine de Potton illustre bien ton engagement envers notre communauté.

Peter, notre plus profonde gratitude!

Gérard Leduc,

président-fondateur de l'Association du patrimoine de Potton

DÉCOUVREZ NOS PAYSAGES

**LES PAYSAGES DE POTTON
UN BIEN CULTUREL COLLECTIF**

DISCOVER OUR LANDSCAPES

**THE LANDSCAPES OF POTTON
OUR COLLECTIVE CULTURAL HERITAGE**



CETTE BROCHURE EST DISPONIBLE SUR NOTRE SITE

www.patrimoinepotton.org

NOUS REMERCIONS
LA MUNICIPALITÉ DU CANTON DE POTTON
POUR SON APPUI FINANCIER
AUX ACTIVITÉS DE L'ASSOCIATION

THIS BROCHURE IS AVAILABLE ON OUR WEBSITE

www.pottonheritage.org

WE THANK
THE MUNICIPALITY OF POTTON TOWNSHIP
FOR ITS FINANCIAL SUPPORT
TO THE ACTIVITIES OF THE ASSOCIATION



AUTRES BROCHURES DISPONIBLES

OTHER BILINGUAL BROCHURES AVAILABLE

Un canton à découvrir *Potton* Yours to discover
 Une promenade au village
Mansonville
 A walking tour



Place Maesse

LE PATRIMOINE BÂTI DE POTTON
LES RÉSIDENCES : UNE RICHESSE MÉCONNUE

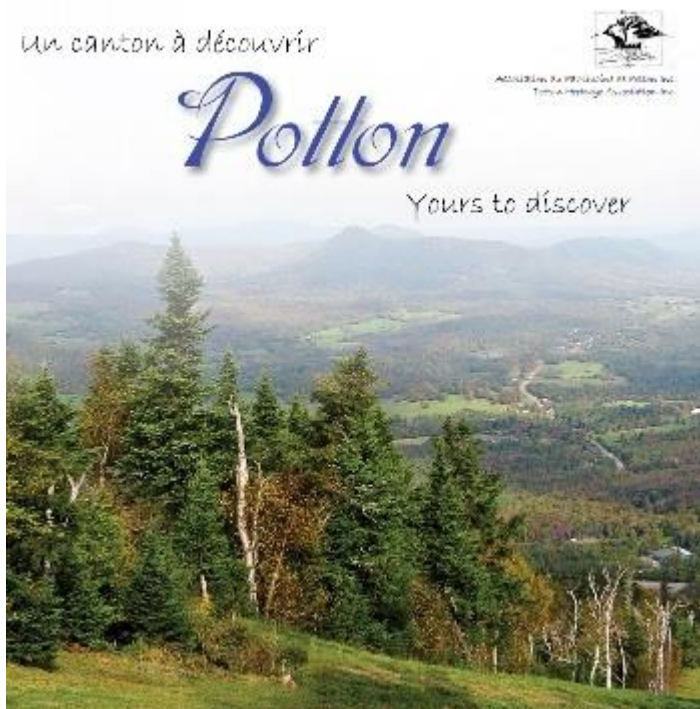


La maison Manson

Un canton à découvrir

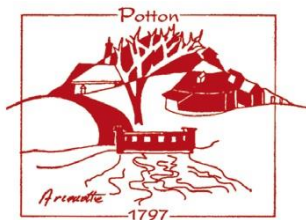
Potton

Yours to discover



Association du patrimoine de Potton

www.patrimoinepotton.org
info@patrimoinepotton.org



Potton Heritage Association

www.pottonheritage.org
info@pottonheritage.org

LISTE DES IMPRIMÉS DISPONIBLES

DÉPLIANTS BILINGUES

- Cyclo-route Potton, 1995
- Dunkin, 2011
- Highwater, 2011
- Knowlton Landing, 2010
- La grange ronde de Mansonville, 2014
- La route des cimetières
Un hommage à nos ancêtres, 1995
- Le patrimoine religieux de Potton, 2011
- Monastère russe, 2010
- Owl's Head, 2010
- Pont de la Frontière, 2009
- Vale Perkins, 2011
- Vorokhta, 2010

BROCHURES

(VERSIONS NUMÉRISÉES SUR NOS SITES WEB)

- Incomparable Potton, 2013
- Le patrimoine bâti de Potton
The Heritage of our Buildings, 2013
- Les paysages de Potton
Un bien culturel collectif
The Landscapes of Potton
Our collective cultural heritage, 2014
- Un canton à découvrir Potton
Yours to discover, 2010
- Une promenade au village Mansonville
A walking tour, 2007 et 2011

LIVRES

- *Place Names of Potton and More*, 2013
- Répertoire toponymique de Potton
Un patrimoine à découvrir
et à parcourir, 2009

REVUE HISTOIRE POTTON HISTORY

- Volume 2 – Numéro 2 Automne 2014
- Volume 3 – Numéro 1 Printemps 2015
- Volume 3 – Numéro 2 Spécial 25^e 2015

SUR NOS SITES WEB

WWW.PATRIMOINEPOTTON.ORG

WWW.POTTONHERITAGE.ORG

REVUE HISTOIRE POTTON HISTORY

- Volume 1 – Numéro 1 Printemps 2013
- Volume 1 – Numéro 2 Automne 2013
- Volume 2 – Numéro 1 Printemps 2014

LIVRES

- Potton d'antan
Yesterdays of Potton, 1997

DÉPLIANTS BILINGUES NUMÉRISÉS

Disponibles en format pdf

Ordre chronologique de publication

- Grange ronde de Mansonville, 2014
- Dunkin, 2011
- Highwater, 2011
- Le patrimoine religieux de Potton, 2011
- Vale Perkins, 2011
- Knowlton Landing, 2010
- Monastère russe, 2010
- Owl's Head, 2010
- Vorokhta, 2010
- Pont de la Frontière, 2009

**La revue accepte de recevoir
pour publication des articles qui
concernent le patrimoine de Potton.**

***Reader contributions about the history and
heritage of Potton and its families
are welcomed.***

C.P. 262, Mansonville (Québec) J0E 1X0
